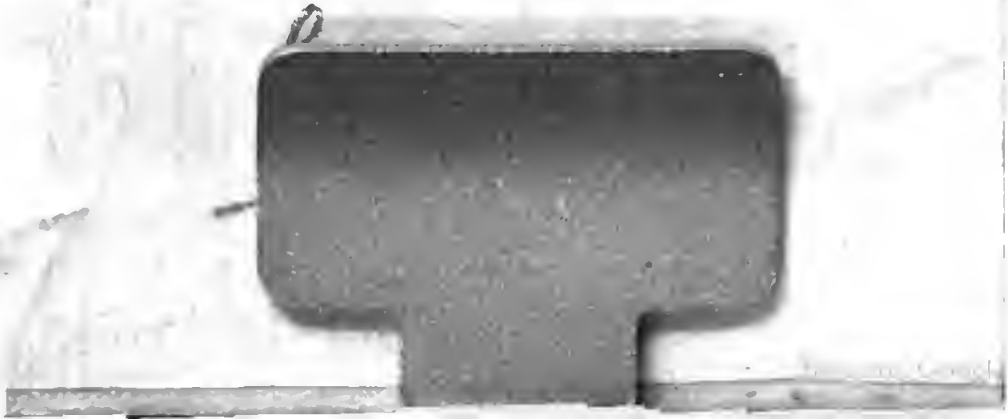
BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXXIX
G
Z 8
NAPOLI

L. 13
Lo
72 B 13.

XXXIX



BIBL
Vit

Digitized by Google

OEUVRES

DE

MONTESQUIEU.

MELANGES

ET

OEUVRES POSTHUMES.

TOME PREMIER.

Cette édition stéréotype, en 2 volumes in-18, se vend à Paris,

Chez Pierre DIDOT L'AINÉ, imprimeur (ci-devant au Louvre), maintenant *rue du Pont de Lodi*, derriere le quai des Augustins, n° 6;

Et chez Firmin DIDOT, libraire, rue de Thionville, n° 10.

Prix des deux volumes en feuilles:

Papier ordinaire, ...	1 fr. 50 c.
Papier fin, ...	2
Papier vélin, ...	6
Grand papier vélin, ...	9

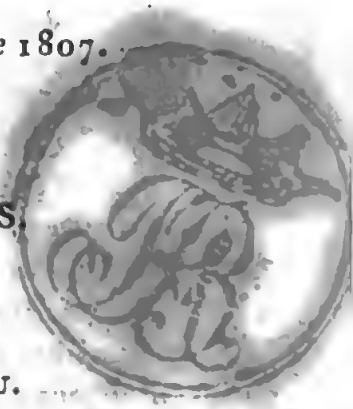
Digitized by Google

NOTICE

DES ÉDITIONS STÉRÉOTYPES,

D'APRÈS LE PROCÉDÉ DE FIRMIN DIDOT,

Publiées jusqu'au mois de novembre 1807.



OUVRAGES FRANÇAIS,

FORMAT IN-18.

OEuvres completes de J. J. Rousseau.	
— La Nouvelle Héloïse.	4 vol.
— Emile ou de l'Education, *sous presse.*	
OEuvres completes de Voltaire.	
— La Henriade, poëme, avec les Notes, suivi de l'Essai sur la poésie épique.	1
— La Pucelle, poëme.	1
— Théâtre.	12
— Poésies fugitives. — Poëmes et discours en vers.	1
— Poésies fugitives. — Epîtres, Stances, et Odes.	1
— Poésies fugitives. — Contes en vers, Satires, et Poésies mêlées.	1
— Romans.	3
— Histoire de Charles XII.	1
— Siecles de Louis XIV et de Louis XV.	5
— Histoire de Russie sous Pierre-le-Grand.	2
— Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.	8
— Commentaire sur Corneille.	4
— Mélanges littéraires, *sous presse.*	
OEuvres choisies de Clément Marot.	1
Poésies de Malherbe.	1

La Fontaine. Fables.	2 vol.
— Contes.	2
— Psyché.	1
Chefs-d'œuvre de Pierre et Thomas Corneille.	4
Les mêmes, avec les comment. de Voltaire.	8
Oeuvres de Moliere.	8
Oeuvres completes de Boileau.	2
Oeuvres completes de Racine.	5
Oeuvres de Regnard.	5
Odes, Cantates, Epîtres, et Poésies diverses de J. B. Rousseau.	2
Oeuvres de Crébillon.	3
Oeuvres completes de Gresset.	2
Télémaque.	2
Maximes de la Rochefoucauld.	1
Pensées de Nicole, de Port-Royal, précédées d'une Introduction, et d'une Notice sur sa personne et sur ses écrits.	1
Bossuet. Discours sur l'histoire universelle.	2
— Oraisons funebres.	1
Oraisons funebres de Fléchier, Mascaron, Bourdalone et Massillon.	2
Petit-Carême de Massillon.	1
Montesquieu. De l'Esprit des Lois.	5
— Lettres persanes.	2
— Grandeur et Décadence des Romains.	1
— Oeuvres mêlées, et posthumes	2
Conjurations des Espagnols contre Venise, et des Gracques, précédées de sept discours sur l'usage de l'histoire, par S.-Réal.	1
Vertot. Révolutions de Portugal.	1
— Révolutions de Suede.	2
— Révolutions romaines.	4
Observat. sur l'Hist. de France, par Thouret.	1
Histoire naturelle de Buffon, avec 330 fig.	74

Code Napoléon, avec une Table raisonnée des matieres.	1	vol.
Code de procédure civile, avec le rapprochement du texte des articles du Code civil qui y ont rapport, et une Table analytique des matieres.	1	
Décrets impériaux relatifs aux frais de la procédure civile.	1	
Code de Commerce.	1	
Constitut. de l'Empire, Sénatus-consultes, et autres actes du Sénat. Premiere part.	1	
— Seconde partie.	1	

LATINS.

P. Virgilius Maro.	1
Q. Horatius Flaccus.	1
Phædri Fabularum libri quinque.	1
Cornelii Nepotis Vitæ imperatorum.	1
Sallustii Catilinaria et Jugurthina bella.	1

ANGLAIS.

The Vicar of Wakefield.	1
Letters of mylady Wortley Montague.	1
The Sentimental Journey.	1
— Le même traduit en français par Paulin Crassoux.	3
Fables by Gay and Moore.	1

ITALIEN.

Aminta di Torquato Tasso.	1

OUVRAGE format in-12.

Les Essais de Michel de Montaigne, revus et scrupuleusement collationnés sur un exemplaire corrigé de la main de l'auteur.	4
Total.	216

HISTOIRE NATURELLE DE BUFFON,

nouvelle édition, revue et continuée par M. Lacepede.

74 volumes in-18,

imprimés sur beau papier, avec 830 estampes gravées par Pauquet.

Cette édition, que nous avons réunie à notre collection stéréotype, est faite sur les éditions originales de Buffon. Elle est composée de 74 volumes, y compris tout ce que M. Lacépede a fait sur les ovipares, serpents, et poissons, et contient 830 planches, représentant 1200 especes d'animaux.

Elle contient le même nombre de figures que les éditions in-4° et in-12. Celles-ci sont gravées par M. Pauquet, artiste d'un talent distingué, sur-tout dans le genre de la gravure à l'eau-forte.

Pour en faciliter l'acquisition, nous la vendrons par parties séparées; savoir:

Les matieres générales, contenant, la théorie de la terre. les époques de la Nature. l'histoire des minéraux. l'histoire de l'homme, etc.	24 volumes.
L'histoire des quadrupedes.	14
L'histoire des oiseaux.	18
L'histoire des quadrupedes ovipares et des serpents.	4
L'histoire des poissons.	14

OEUVRES

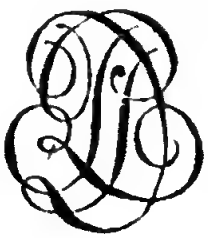
MÉLÉES ET POSTHUMES

DE

MONTESQUIEU.

TOME PREMIER.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'APRÈS LE PROCÉDÉ DE F. DIDOT.



A PARIS

DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE PIERRE DIDOT L'AINÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.

M. DCCCVII.

AVIS.

Les deux volumes que nous publions sous le titre d'OEuvres mêlées de Montesquieu contiennent des pieces déja imprimées du vivant de l'auteur ; mais, comme elles n'étoient point en assez grand nombre pour former un corps d'ouvrage, nous avons préféré attendre que nous nous fussions procuré les pieces inédites pour terminer notre édition des œuvres de cet écrivain.

Cette édition stéréotype, en dix volumes, renferme :

1° L'Esprit des lois, précédé de la vie de Montesquieu, et de l'Analyse de l'Esprit des lois, par d'Alembert, 5 vol.

2° Les Causes de la grandeur et de la décadence des Romains, suivies du dialogue de Sylla et d'Eucrate, et de la Politique des Romains dans la religion, 1 vol.

3° Les Lettres persanes, 2 vol.

4° Les OEuvres mêlées et posthumes, 2 vol.

Le premier de ces deux derniers volumes contient :

Arsace et Isménie,
Le Temple de Gnide,
Céphise et l'Amour,

Quelques poésies,
L'Essai sur le goût,
Lysimaque.

Le second contient :
Les discours académiques,
Les pensées diverses,
Les Lettres familieres.

Le public trouvera pour cette édition, ainsi que pour tous les autres ouvrages que nous avons stéréotypés, la facilité d'acquérir chaque partie séparément, et même de remplacer un volume ou perdu ou gâté, avantage inappréciable, qui donne la certitude de n'avoir jamais d'ouvrage incomplet.

ARSACE
ET ISMÉNIE.

ARSACE ET ISMÉNIE.

Sur la fin du regne d'Artamene la Bactriane fut agitée par des discordes civiles. Ce prince mourut accablé d'ennuis, et laissa son trône à sa fille Isménie. Aspar, premier eunuque du palais, eut la principale direction des affaires. Il desiroit beaucoup le bien de l'état, et il desiroit fort peu le pouvoir; il connoissoit les hommes et jugeoit bien des évènements; son esprit étoit naturellement conciliateur, et son ame sembloit s'approcher de toutes les autres. La paix qu'on n'osoit plus espérer fut rétablie. Tel fut le prestige d'Aspar; chacun rentra dans le devoir et ignora presque qu'il en fût sorti. Sans effort et sans bruit il savoit faire les grandes choses.

La paix fut troublée par le roi d'Hircanie. Il envoya des ambassadeurs pour demander Isménie en mariage; et, sur ses refus, il entra dans la Bactriane. Cette entrée fut singuliere. Tantôt il paroissoit armé de toutes pieces et

prêt à combattre ses ennemis; tantôt on le voyoit vêtu comme un amant que l'amour conduit auprès de sa maîtresse. Il menoit avec lui tout ce qui étoit propre à un appareil de noces; des danseurs, des joueurs d'instruments, des farceurs, des cuisiniers, des eunuques, des femmes, et il menoit avec lui une formidable armée. Il écrivoit à la reine les lettres du monde les plus tendres, et d'un autre côté il ravageoit tout le pays: un jour étoit employé à des festins, un autre à des expéditions militaires. Jamais on n'a vu une si parfaite image de la guerre et de la paix, et jamais il n'y eut tant de dissolution et tant de discipline. Un village fuyoit la cruauté du vainqueur; un autre étoit dans la joie, les danses, et les festins; et, par un étrange caprice, il cherchoit deux choses incompatibles, de se faire craindre et de se faire aimer: il ne fut ni craint ni aimé. On opposa une armée à la sienne, et une seule bataille finit la guerre. Un soldat nouvellement arrivé dans l'armée des Bactriens fit des prodiges de valeur; il perça jusqu'au lieu où combattoit vaillamment le roi d'Hircanie et le fit prisonnier. Il remit ce prince à un officier, et, sans dire son nom, il alloit rentrer dans la foule; mais, suivi par les acclamations, il fut mené comme en triomphe

à la tente du général. Il parut devant lui avec une noble assurance; il parla modestement de son action. Le général lui offrit des récompenses; il s'y montra insensible: il voulut le combler d'honneurs; il y parut accoutumé.

Aspar jugea qu'un tel homme n'étoit pas d'une naissance ordinaire. Il le fit venir à la cour; et, quand il le vit, il se confirma encore plus dans cette pensée. Sa présence lui donna de l'admiration: la tristesse même qui paroissoit sur son visage lui inspira du respect: il loua sa valeur, et lui dit les choses les plus flatteuses. Seigneur, lui dit l'étranger, excusez un malheureux que l'horreur de sa situation rend presque incapable de sentir vos bontés, et encore plus d'y répondre. Ses yeux se remplirent de larmes, et l'eunuque en fut attendri. Soyez mon ami, lui dit-il, puisque vous êtes malheureux. Il y a un moment que je vous admirois, à présent je vous aime; je voudrois vous consoler, et que vous fissiez usage de ma raison et de la vôtre. Venez prendre un appartement dans mon palais; celui qui l'habite aime la vertu, et vous n'y serez point étranger.

Le lendemain fut un jour de fête pour tous les Bactriens. La reine sortit de son palais, suivie de toute sa cour. Elle paroissoit sur son

char au milieu d'un peuple immense. Un voile qui couvroit son visage laissoit voir une taille charmante; ses traits étoient cachés, et l'amour des peuples sembloit les leur montrer.

Elle descendit de son char, et entra dans le temple. Les grands de Bactriane étoient autour d'elle. Elle se prosterna, et adora les dieux dans le silence; puis elle leva son voile, se recueillit, et dit à haute voix:

Dieux immortels, la reine de Bactriane vient vous rendre graces de la victoire que vous lui avez donnée. Mettez le comble à vos faveurs en ne permettant jamais qu'elle en abuse. Faites qu'elle n'ait ni passions, ni foiblesses, ni caprices; que ses craintes soient de faire le mal, ses espérances de faire le bien; et, puisqu'elle ne peut être heureuse... dit-elle d'une voix que les sanglots parurent arrêter, faites du moins que son peuple le soit.

Les prêtres finirent les cérémonies prescrites pour le culte des dieux; la reine sortit du temple, remonta sur son char, et le peuple la suivit jusqu'au palais.

Quelques moments après Aspar rentra chez lui: il cherchoit l'étranger, et il le trouva dans une affreuse tristesse. Il s'assit auprès de lui; et, ayant fait retirer tout le monde, il lui dit: Je vous conjure de vous ouvrir à moi. Croyez-

vous qu'un cœur agité ne trouve point de douceur à confier ses peines? c'est comme si l'on se reposoit dans un lieu plus tranquille. Il faudroit, dit l'étranger, vous raconter tous les évènements de ma vie. C'est ce que je vous demande, reprit Aspar; vous parlerez à un homme sensible: ne me cachez rien; tout est important devant l'amitié.

Ce n'étoit pas seulement la tendresse et un sentiment de pitié qui donnoient cette curiosité à Aspar: il vouloit attacher cet homme extraordinaire à la cour de Bactriane; il desiroit de connoître à fond un homme qui étoit déja dans l'ordre de ses desseins, et qu'il destinoit dans sa pensée aux plus grandes choses.

L'étranger se recueillit un moment, et commença ainsi:

L'amour a fait tout le bonheur et tout le malheur de ma vie. D'abord il l'avoit semée de peines et de plaisirs; il n'y a laissé dans la suite que les pleurs, les plaintes, et les regrets.

Je suis né dans la Médie, et je puis compter d'illustres aïeux. Mon pere remporta de grandes victoires à la tête des armées des Medes. Je le perdis dans mon enfance; et ceux qui m'éleverent me firent regarder ses vertus comme la plus belle partie de son héritage.

A l'âge de quinze ans on m'établit. On ne

me donna point ce nombre prodigieux de femmes dont on accable en Médie les gens de ma naissance. On voulut suivre la nature, et m'apprendre que si les besoins des sens étoient bornés, ceux du cœur l'étoient encore davantage.

Ardasire n'étoit pas plus distinguée de mes autres femmes par son rang que par mon amour. Elle avoit une fierté mêlée de quelque chose de si tendre; ses sentiments étoient si nobles, si différents de ceux qu'une complaisance éternelle met dans le cœur des femmes d'Asie; elle avoit d'ailleurs tant de beauté que mes yeux ne virent qu'elle, et mon cœur ignora les autres.

Sa physionomie étoit ravissante; sa taille, son air, ses graces, le son de sa voix, le charme de ses discours, tout m'enchantoit. Je voulois toujours l'entendre; je ne me lassois jamais de la voir: il n'y avoit rien pour moi de si parfait dans la nature; mon imagination ne pouvoit me dire que ce que je trouvois en elle; et quand je pensois au bonheur dont les humains peuvent être capables, je voyois toujours le mien.

Ma naissance, mes richesses, mon âge, et quelques avantages personnels, déterminerent le roi à me donner sa fille. C'est une coutume inviolable des Medes que ceux qui reçoi-

vent un pareil honneur renvoient toutes leurs femmes. Je ne vis dans cette grande alliance que la perte de ce que j'avois dans le monde de plus cher; mais il me fallut dévorer mes larmes et montrer de la gaieté. Pendant que toute la cour me félicitoit d'une faveur dont elle est toujours enivrée, Ardasire ne demandoit point à me voir, et moi je craignois sa présence, et je la cherchois. J'allai dans son appartement; j'étois désolé. Ardasire, lui dis-je, je vous perds... Mais, sans me faire ni caresses ni reproches, sans lever les yeux, sans verser de larmes, elle garda un profond silence; une pâleur mortelle paroissoit sur son visage, et j'y voyois une certaine indignation mêlée de désespoir.

Je voulus l'embrasser; elle me parut glacée, et je ne lui sentis de mouvement que pour échapper de mes bras.

Ce ne fut point la crainte de mourir qui me fit accepter la princesse; et, si je n'avois tremblé pour Ardasire, je me serois sans doute exposé à la plus affreuse vengeance. Mais quand je me représentois que mon refus seroit infailliblement suivi de sa mort, mon esprit se confondoit, et je m'abandonnois à mon malheur.

Je fus conduis dans le palais du roi, et il ne

me fut plus permis d'en sortir. Je vis ce lieu fait pour l'abattement de tous et les délices d'un seul; ce lieu où, malgré le silence, les soupirs de l'amour sont à peine entendus; ce lieu où regnent la tristesse et la magnificence, où tout ce qui est inanimé est riant, et tout ce qui a de la vie est sombre, où tout se meut avec le maître, et tout s'engourdit avec lui.

Je fus présenté le même jour à la princesse; elle pouvoit m'accabler de ses regards, et il ne me fut pas permis de lever les miens. Etrange effet de la grandeur! si ses yeux pouvoient parler, les miens ne pouvoient répondre; deux eunuques avoient un poignard à la main, prêts à expier dans mon sang l'affront de la regarder.

Quel état pour un cœur comme le mien, d'aller porter dans mon lit l'esclavage de la cour, suspendu entre les caprices et les dédains superbes; de ne sentir plus que le respect; et de perdre pour jamais ce qui peut faire la consolation de la servitude même, la douceur d'aimer et d'être aimé!

Mais quelle fut ma situation lorsqu'un eunuque de la princesse vint me faire signer l'ordre de faire sortir de mon palais toutes mes femmes! Signez, me dit-il; sentez la douceur

de ce commandement : je rendrai compte à la princesse de votre promptitude à obéir. Mon visage se couvrit de larmes ; j'avois commencé d'écrire, et je m'arrêtai. De grace, dis-je à l'eunuque, attendez ; je me meurs... Seigneur, me dit-il, il y va de votre tête et de la mienne ; signez : nous commençons à devenir coupables ; on compte les moments ; je devrois être de retour. Ma main tremblante ou rapide, car mon esprit étoit perdu, traça les caracteres les plus funestes que je pusse former.

Mes femmes furent enlevées la veille de mon mariage ; mais Ardasire, qui avoit gagné un de mes eunuques, mit une esclave de sa taille et de son air sous ses voiles et ses habits, et se cacha dans un lieu secret. Elle avoit fait entendre à l'eunuque qu'elle vouloit se retirer parmi les prêtresses des dieux.

Ardasire avoit l'ame trop haute pour qu'une loi qui, sans aucun sujet, privoit de leur état des femmes légitimes, pût lui paroître faite pour elle. L'abus du pouvoir ne lui faisoit point respecter le pouvoir. Elle appeloit de cette tyrannie à la nature, et de son impuissance à son désespoir.

La cérémonie du mariage se fit dans le palais. Je menai la princesse dans ma maison. Là

les concerts, les danses, les festins, tout parut exprimer une joie que mon cœur étoit bien éloigné de sentir.

La nuit étant venue, toute la cour nous quitta. Les eunuques conduisirent la princesse dans son appartement: hélas! c'étoit celui où j'avois fait tant de serments à Ardasire. Je me retirai dans le mien, plein de rage et de désespoir.

Le moment fixé pour l'hymen arriva. J'entrai dans ce corridor, presque inconnu dans ma maison même, par où l'amour m'avoit conduit tant de fois. Je marchois dans les ténebres, seul, triste, pensif, quand tout-à-coup un flambeau fut découvert. Ardasire, un poignard à la main, parut devant moi. Arsace, dit-elle, allez dire à votre nouvelle épouse que je meurs ici; dites-lui que j'ai disputé votre cœur jusqu'au dernier soupir. Elle alloit se frapper; j'arrêtai sa main. Ardasire, m'écriai-je, quel affreux spectacle veux-tu me donner!... et lui ouvrant mes bras: Commence par frapper celui qui a cédé le premier à une loi barbare. Je la vis pâlir; et le poignard lui tomba des mains. Je l'embrassai, et je ne sais par quel charme mon ame sembla se calmer. Je tenois ce cher objet; je me livrai tout entier au plaisir

d'aimer. Tout, jusqu'à l'idée de mon malheur, fuyoit de ma pensée. Je croyois posséder Ardasire, et il me sembloit que je ne pouvois plus la perdre. Etrange effet de l'amour! mon cœur s'échauffoit, et mon ame devenoit tranquille.

Les paroles d'Ardasire me rappelerent à moi-même. Arsace, me dit-elle, quittons ces lieux infortunés; fuyons. Que craignons-nous? nous savons aimer et mourir... Ardasire, lui dis-je, je jure que vous serez toujours à moi; vous y serez comme si vous ne sortiez jamais de ces bras: je ne me separerai jamais de vous. J'atteste les dieux que vous seule ferez le bonheur de ma vie... Vous me proposez un généreux dessein: l'amour me l'avoit inspiré: il me l'inspire encore par vous; vous allez voir si je vous aime.

Je la quittai; et, plein d'impatience et d'amour, j'allai par-tout donner mes ordres. La porte de l'appartement de la princesse fut fermée. Je pris tout ce que je pus emporter d'or et de pierreries. Je fis prendre à mes esclaves divers chemins, et partis seul avec Ardasire dans l'horreur de la nuit, espérant tout, craignant tout, perdant quelquefois mon audace naturelle, saisi par toutes les passions, quel-

quefois par les remords même, ne sachant si je suivois mon devoir, ou l'amour qui le fait oublier.

Je ne vous dirai point les périls infinis que nous courûmes. Ardasire, malgré la foiblesse de son sexe, m'encourageoit; elle étoit mourante, et elle me suivoit toujours. Je fuyois la présence des hommes; car tous les hommes étoient devenus mes ennemis: je ne cherchois que les déserts. J'arrivai dans ces montagnes qui sont remplies de tigres et de lions. La présence de ces animaux me rassuroit. Ce n'est point ici, disois-je à Ardasire, que les eunuques de la princesse et les gardes du roi de Médie viendront nous chercher. Mais enfin les bêtes féroces se multiplierent tellement que je commençai à craindre. Je faisois tomber à coups de fléches celles qui s'approchoient trop près de nous; car au lieu de me charger des choses nécessaires à la vie, je m'étois muni d'armes qui pouvoient me les procurer. Pressé de toutes parts, je fis du feu avec des cailloux, j'allumai du bois sec; je passois la nuit auprès de ces feux, et je faisois du bruit avec mes armes. Quelquefois je mettois le feu aux forêts, et je chassois devant moi ces bêtes intimidées. J'entrai dans un pays plus ouvert, et j'admirai ce vaste silence de la nature: Il me

représentoit ce temps où les dieux naquirent, et où la beauté parut la première; l'amour l'échauffa, et tout fut animé.

Enfin nous sortîmes de la Médie. Ce fut dans une cabane de pasteurs que je me crus le maître du monde, et que je pus dire que j'étois à Ardasire, et qu'Ardasire étoit à moi.

Nous arrivâmes dans la Margiane; nos esclaves nous y rejoignirent. Là nous vécûmes à la campagne, loin du monde et du bruit. Charmés l'un de l'autre, nous nous entretenions de nos plaisirs présents et de nos peines passées.

Ardasire me racontoit quels avoient été ses sentiments dans tout le temps qu'on nous avoit arrachés l'un à l'autre, ses jalousies pendant qu'elle crut que je ne l'aimois plus, sa douleur quand elle vit que je l'aimois encore, sa fureur contre une loi barbare, sa colere contre moi qui m'y soumettois. Elle avoit d'abord formé le dessein d'immoler la princesse; elle avoit rejeté cette idée: elle auroit trouvé du plaisir à mourir à mes yeux; elle n'avoit point douté que je ne fusse attendri. Qand j'étois dans ses bras, disoit-elle, quand elle me proposa de quitter ma patrie, elle étoit déja sûre de moi.

Ardasire n'avoit jamais été si heureuse; elle étoit charmée. Nous ne vivions point dans le

faste de la Médie; mais nos mœurs étoient plus douces. Elle voyoit dans tout ce que nous avions perdu les grands sacrifices que je lui avois faits. Elle étoit seule avec moi. Dans les serrails, dans ces lieux de délices, on trouve toujours l'idée d'une rivale; et, lorsqu'on y jouit de ce qu'on aime, plus on aime et plus on est alarmé.

Mais Ardasire n'avoit aucune défiance; le cœur étoit assuré du cœur. Il semble qu'un tel amour donne un air riant à tout ce qui nous entoure, et que, parcequ'un objet nous plaît, il ordonne à toute la nature de nous plaire; il semble qu'un tel amour soit cette enfance aimable devant qui tout se joue, et qui sourit toujours.

Je sens une espece de douceur à vous parler de cet heureux temps de notre vie. Quelquefois je perdois Ardasire dans les bois, et je la retrouvois aux accents de sa voix charmante. Elle se paroit des fleurs que je cueillois; je me parois de celles qu'elle avoit cueillies. Le chant des oiseaux, le murmure des fontaines, les danses et les concerts de nos jeunes esclaves, une douceur par-tout répandue, étoient des témoignages continuels de notre bonheur.

Tantôt Ardasire étoit une bergere qui, sans parure et sans ornements, se montroit à moi

avec sa naïveté naturelle; tantôt je la voyois telle quelle étoit lorsque j'étois enchanté dans le serrail de Médie.

Ardasire occupoit ses femmes à des ouvrages charmants: elles filoient la laine d'Hircanie; elles employoient la pourpre de Tyr. Toute la maison goûtoit une joie naïve. Nous descendions avec plaisir à l'égalité de la nature; nous étions heureux, et nous voulions vivre avec des gens qui le fussent. Le bonheur faux rend les hommes durs et superbes; et ce bonheur ne se communique point; le vrai bonheur les rend doux et sensibles; et ce bonheur se partage toujours.

Je me souviens qu'Ardasire fit le mariage d'une de ses favorites avec un de mes affranchis. L'amour et la jeunesse avoient formé cet hymen. La favorite dit à Ardasire: Ce jour est aussi le premier jour de votre hyménée. Tous les jours de ma vie, répondit-elle, seront ce premier jour.

Vous serez peut-être surpris qu'exilé et proscrit de la Médie, n'ayant eu qu'un moment pour me préparer à partir, ne pouvant emporter que l'argent et les pierreries qui se trouvoient sous ma main, je pusse avoir assez de richesses dans la Margiane pour y avoir un palais, un grand nombre de domestiques, et

toutes sortes de commodités pour la vie. J'en fus surpris moi-même, et je le suis encore. Par une fatalité que je ne saurois vous expliquer, je ne voyois aucune ressource, et j'en trouvois par-tout. L'or, les pierreries, les bijoux, sembloient se présenter à moi. C'étoient des hasards, me direz-vous. Mais des hasards si réitérés, et perpétuellement les mêmes, ne pouvoient guere être des hasards. Ardasire crut d'abord que je voulois la surprendre, et que j'avois porté des richesses qu'elle ne connoissoit pas. Je crus à mon tour qu'elle en avoit qui m'étoient inconnues. Mais nous vîmes bien l'un et l'autre que nous étions dans l'erreur. Je trouvai plusieurs fois dans ma chambre des rouleaux où il y avoit plusieurs centaines de dariques. Ardasire trouvoit dans la sienne des boîtes pleines de pierreries. Un jour que je me promenois dans mon jardin, un petit coffre plein de pieces d'or parut à mes yeux, et j'en apperçus un autre dans le creux d'un chêne sous lequel j'allois ordinairement me reposer. Je passe le reste. J'étois sûr qu'il n'y avoit pas un seul homme dans la Médie qui eût quelque connoissance du lieu où je m'étois retiré; et d'ailleurs je savois que je n'avois aucun secours à attendre de ce côté-là. Je me creusois la tête pour pénétrer d'où me

venoient ces secours; toutes les conjectures que je faisois se détruisoient les unes les autres.

On fait, dit Aspar en interrompant Arsace, des contes merveilleux de certains génies puissants qui s'attachent aux hommes et leur font de grands biens. Rien de ce que j'ai ouï dire là-dessus n'a fait impression sur mon esprit; mais ce que j'entends m'étonne davantage: vous dites ce que vous avez éprouvé, et non pas ce que vous avez ouï dire.

Soit que ces secours, reprit Arsace, fussent humains ou surnaturels, il est certain qu'ils ne me manquerent jamais, et que, de la même maniere qu'une infinité de gens trouvent partout la misere, je trouvai par-tout les richesses; et, ce qui vous surprendra, elles venoient toujours à point nommé: je n'ai jamais vu mon trésor prêt à finir qu'un nouveau n'ait d'abord reparu; tant l'intelligence qui veilloit sur nous étoit attentive. Il y a plus; ce n'étoit pas seulement nos besoins qui étoient prévenus, mais souvent nos fantaisies. Je n'aime guere, ajouta-t-il, à dire des choses merveilleuses: je vous dis ce que je suis forcé de croire, et non pas ce qu'il faut que vous croyiez.

La veille du mariage de la favorite, un jeune homme beau comme l'Amour vint me porter un panier de très beau fruit. Je lui donnai

quelques pieces d'argent ; il les prit, laissa le panier, et ne parut plus. Je portai le panier à Ardasire ; je le trouvai plus pesant que je ne pensois. Nous mangeâmes le fruit, et nous trouvâmes que le fond étoit plein de dariques. C'est le génie, dit-on dans toute la maison, qui a apporté un trésor ici pour les dépenses des noces.

Je suis convaincue, disoit Ardasire, que c'est un génie qui fait ces prodiges en notre faveur. Aux intelligences supérieures à nous rien ne doit être plus agréable que l'amour : l'amour seul a une perfection qui peut nous élever jusqu'à elles. Arsace, c'est un génie qui connoit mon cœur, et qui voit à quel point je vous aime. Je voudrois le voir, et qu'il pût me dire à quel point vous m'aimez.

Je reprends ma narration :

La passion d'Ardasire et la mienne prirent des impressions de notre différente éducation et de nos différents caracteres. Ardasire ne respiroit que pour aimer ; sa passion étoit sa vie ; toute son ame étoit de l'amour. Il n'étoit pas en elle de m'aimer moins ; elle ne pouvoit non plus m'aimer davantage. Moi je parus aimer avec plus d'emportement, parcequ'il sembloit que je n'aimois pas toujours de même. Ardasire seule étoit capable de m'occuper ;

mais il y eût des choses qui purent me distraire: je suivois les cerfs dans les forêts, et j'allois combattre les bêtes féroces.

Bientôt je m'imaginai que je menois une vie trop obscure. Je me trouve, disois-je, dans les états du roi de Margiane; pourquoi n'irois-je point à la cour? La gloire de mon pere venoit s'offrir à mon esprit. C'est un poids bien pesant qu'un grand nom à soutenir, quand les vertus des hommes ordinaires sont moins le terme où il faut s'arrêter que celui dont on doit partir! il semble que les engagements que les autres prennent pour nous soient plus forts que ceux que nous prenons nous-mêmes. Quand j'étois en Médie, disois-je, il falloit que je m'abaissasse, et que je cachasse avec plus de soin mes vertus que mes vices. Si je n'étois pas esclave de la cour, je l'étois de sa jalousie. Mais à présent que je me vois maître de moi, que je suis indépendant parceque je suis sans patrie, libre au milieu des forêts comme les lions, je commencerai à avoir une ame commune si je reste un homme commun.

Je m'accoutumai peu-à-peu à ces idées. Il est attaché à la nature qu'à mesure que nous sommes heureux nous voulons l'être davantage. Dans la félicité même il y a des impatiences. C'est que, comme notre esprit est une

suite d'idées, notre cœur est une suite de desirs. Quand nous sentons que notre bonheur ne peut plus s'augmenter, nous voulons lui donner une modification nouvelle. Quelquefois mon ambition étoit irritée par mon amour même: j'espérois que je serois plus digne d'Ardasire; et, malgré ses prieres, malgré ses larmes, je la quittai.

Je ne vous dirai point l'affreuse violence que je me fis. Je fus cent fois sur le point de revenir. Je voulois m'aller jeter aux genoux d'Ardasire: mais la honte de me démentir, la certitude que je n'aurois plus la force de me séparer d'elle, l'habitude que j'avois prise de commander à mon cœur des choses difficiles, tout cela me fit continuer mon chemin.

Je fus reçu du roi avec toutes sortes de distinctions. A peine eus-je le temps de m'appercevoir que je fusse étranger. J'étois de toutes les parties de plaisir: il me préféra à tous ceux de mon âge; et il n'y eut point de rang ni de dignité que je ne pusse espérer dans la Margiane.

J'eus bientôt occasion de justifier sa faveur. La cour de Margiane vivoit depuis long-temps dans une profonde paix. Elle apprit qu'une multitude infinie de barbares s'étoit présentée sur la frontiere; qu'elle avoit taillé en pieces

l'armée qu'on lui avoit opposée, et qu'elle marchoit à grands pas vers la capitale. Quand la ville auroit été prise d'assaut, la cour ne seroit pas tombée dans une plus affreuse consternation. Ces gens-là n'avoient jamais connu que la prospérité; ils ne savoient pas distinguer les malheurs d'avec les malheurs, et ce qui peut se rétablir d'avec ce qui est irréparable. On assembla à la hâte un conseil; et, comme j'étois auprès du roi, je fus de ce conseil. Le roi étoit éperdu, et ses conseillers n'avoient plus de sens. Il étoit clair qu'il étoit impossible de les sauver si on ne leur rendoit le courage. Le premier ministre ouvrit les avis. Il proposa de faire sauver le roi, et d'envoyer au général ennemi les clefs de la ville. Il alloit dire ses raisons, et tout le conseil alloit les suivre: je me levai pendant qu'il parloit, et je lui tins ce discours: Si tu dis encore un mot, je te tue. Il ne faut pas qu'un roi magnanime et tous les braves gens qui sont ici perdent un temps précieux à écouter tes lâches conseils. Et me tournant vers le roi: Seigneur, un grand état ne tombe pas d'un seul coup. Vous avez une infinité de ressources; et quand vous n'en aurez plus, vous délibérerez avec cet homme si vous devez mourir ou suivre de lâches conseils. Amis, je jure avec vous que nous défen-

drons le roi jusqu'au dernier soupir. Suivons-le, armons le peuple, et faisons-lui part de notre courage.

On se mit en défense dans la ville; et je me saisis d'un poste au-dehors avec une troupe de gens d'élite, composée de Margiens et de quelques braves gens qui étoient à moi. Nous battîmes plusieurs de leurs partis. Un corps de cavalerie empêchoit qu'on ne leur envoyât des vivres. Ils n'avoient point de machines pour faire le siege de la ville. Notre corps d'armée grossissoit tous les jours. Ils se retirerent; et la Margiane fut délivrée.

Dans le bruit et le tumulte de cette cour je ne goûtois que de fausses joies. Ardasire me manquoit par-tout, et toujours mon cœur se tournoit vers elle. J'avois connu mon bonheur, et je l'avois fui; j'avois quitté des plaisirs réels pour chercher des erreurs.

Ardasire, depuis mon départ, n'avoit point eu de sentiments qui n'eût d'abord été combattu par un autre. Elle avoit toutes les passions; elle n'étoit contente d'aucune. Elle vouloit se taire; elle vouloit se plaindre; elle prenoit la plume pour m'écrire; le dépit lui faisoit changer de pensées; elle ne pouvoit se résoudre à me marquer de la sensibilité, encore moins de l'indifférence: mais enfin la

douleur de son ame fixa ses résolutions, et elle m'écrivit cette lettre:

« Si vous aviez gardé dans votre cœur le « moindre sentiment de pitié, vous ne m'au- « riez jamais quittée; vous auriez répondu à « un amour si tendre, et respecté nos mal- « heurs; vous m'auriez sacrifié des idées vai- « nes: cruel! vous croiriez perdre quelque « chose en perdant un cœur qui ne brûle que « pour vous. Comment pouvez-vous savoir « si, ne vous voyant plus, j'aurai le courage « de soutenir la vie? Et si je meurs, barbare, « pouvez-vous douter que ce ne soit par vous? « O dieux! par vous, Arsace! Mon amour, si « industrieux à s'affliger, ne m'avoit jamais « fait craindre ce genre de supplice. Je croyois « que je n'aurois jamais à pleurer que vos mal- « heurs, et que je serois toute ma vie insen- « sible sur les miens... »

Je ne pus lire cette lettre sans verser des larmes. Mon cœur fut saisi de tristesse; et au sentiment de pitié se joignit un cruel remords de faire le malheur de ce que j'aimois plus que ma vie.

Il me vint dans l'esprit d'engager Ardasire à venir à la cour: je ne restai sur cette idée qu'un moment.

La cour de Margiane est presque la seule

d'Asie où les femmes ne sont point séparées du commerce des hommes. Le roi étoit jeune: je pensai qu'il pouvoit tout; et je pensai qu'il pouvoit aimer. Ardasire auroit pu lui plaire; et cette idée étoit pour moi plus effrayante que mille morts.

Je n'avois d'autre parti à prendre que de retourner auprès d'elle. Vous serez étonné quand vous saurez ce qui m'arrêta.

J'attendois à tout moment des marques brillantes de la reconnoissance du roi. Je m'imaginai que, paroissant aux yeux d'Ardasire avec un nouvel éclat, je me justifierois plus aisément auprès d'elle. Je pensai qu'elle m'en aimeroit plus; et je goûtois d'avance le plaisir d'aller porter ma nouvelle fortune à ses pieds.

Je lui appris la raison qui me faisoit différer mon départ; et ce fut cela même qui la mit au désespoir.

Ma faveur auprès du roi avoit été si rapide qu'on l'attribua au goût que la princesse, sœur du roi, avoit paru avoir pour moi. C'est une de ces choses que l'on croit toujours lorsqu'elles ont été dites une fois. Un esclave qu'Ardasire avoit mis auprès de moi lui écrivit ce qu'il avoit entendu dire. L'idée d'une rivale fut désolante pour elle. Ce fut bien pis

lorsqu'elle apprit les actions que je venois de faire. Elle ne douta point que tant de gloire ne dût augmenter l'amour. Je ne suis point princesse, disoit-elle dans son indignation; mais je sens bien qu'il n'y en a aucune sur la terre que je croie mériter que je lui cede un cœur qui doit être à moi; et, si je l'ai fait voir en Médie, je le ferai voir en Margiane.

Après mille pensées, elle se fixa, et prit cette résolution.

Elle se défit de la plupart de ses esclaves, en choisit de nouveaux, envoya meubler un palais dans le pays des Sogdiens, se déguisa, prit avec elle des eunuques qui ne m'étoient pas connus, vint secrètement à la cour. Elle s'aboucha avec l'esclave qui lui étoit affidé, et prit avec lui des mesures pour m'enlever dès le lendemain. Je devois aller me baigner dans la riviere. L'esclave me mena dans un endroit du rivage où Ardasire m'attendoit. J'étois à peine déshabillé qu'on me saisit; on jeta sur moi une robe de femme; on me fit entrer dans une litiere fermée: on marcha jour et nuit. Nous eûmes bientôt quitté la Margiane, et nous arrivâmes dans le pays des Sogdiens. On m'enferma dans un vaste palais: on me faisoit entendre que la princesse, qu'on disoit avoir du goût pour moi, m'avoit fait

enlever et conduire secrètement dans une terre de son apanage.

Ardasire ne vouloit point être connue, ni que je fusse connu: elle cherchoit à jouir de mon erreur. Tous ceux qui n'étoient pas du secret la prenoient pour la princesse. Mais un homme enfermé dans son palais auroit démenti son caractere. On me laissa donc mes habits de femme, et on crut que j'étois une fille nouvellement achetée, et destinée à la servir.

J'étois dans ma dix-septieme année. On disoit que j'avois toute la fraîcheur de la jeunesse; et on me louoit sur ma beauté, comme si j'eusse été une fille du palais.

Ardasire, qui savoit que la passion pour la gloire m'avoit déterminé à la quitter, songea à amollir mon courage par toutes sortes de moyens. Je fus mis entre les mains de deux eunuques. On passoit les journées à me parer, on composoit mon teint; on me baignoit; on versoit sur moi les essences les plus délicieuses. Je ne sortois jamais de la maison; on m'apprenoit à travailler moi-même à ma parure; et sur-tout on vouloit m'accoutumer à cette obéissance sous laquelle les femmes sont abattues dans les grands serrails d'orient.

J'étois indigné de me voir traité ainsi. Il n'y a rien que je n'eusse osé pour rompre mes chaînes; mais, me voyant sans armes, entouré de gens qui avoient toujours les yeux sur moi, je ne craignois pas d'entreprendre, mais de manquer mon entreprise. J'espérois que dans la suite je serois moins soigneusement gardé, que je pourrois corrompre quelque esclave, et sortir de ce séjour, ou mourir.

Je l'avouerai même, une espece de curiosité de voir le dénouement de tout ceci sembloit ralentir mes pensées. Dans la honte, la douleur, et la confusion, j'étois surpris de n'en avoir pas davantage. Mon ame formoit des projets; ils finissoient tous par un certain trouble; un charme secret, une force inconnue, me retenoient dans ce palais.

La feinte princesse étoit toujours voilée, et je n'entendois jamais sa voix. Elle passoit presque toute la journée à me regarder par une jalousie pratiquée à ma chambre. Quelquefois elle me faisoit venir à son appartement. Là ses filles chantoient les airs les plus tendres: il me sembloit que tout exprimoit son amour. Je n'étois jamais assez près d'elle; elle n'étoit occupée que de moi; il y avoit toujours quelque chose à raccommoder à ma

parure : elle défaisoit mes cheveux pour les arranger encore ; elle n'étoit jamais contente de ce qu'elle avoit fait.

Un jour on vint me dire qu'elle me permettoit de venir la voir. Je la trouvai sur un sofa de pourpre : ses voiles la couvroient encore, sa tête étoit mollement penchée, et elle sembloit être dans une douce langueur. J'approchai, et une de ses femmes me parla ainsi : L'Amour vous favorise ; c'est lui qui sous ce déguisement vous a fait venir ici. La princesse vous aime : tous les cœurs lui seroient soumis ; et elle ne veut que le vôtre.

Comment, dis-je en soupirant, pourrois-je donner un cœur qui n'est pas à moi ? Ma chere Ardasire en est la maitresse ; elle le sera toujours.

Je ne vis point qu'Ardasire marquât d'émotion à ces paroles ; mais elle m'a dit depuis qu'elle n'a jamais senti une si grande joie.

Téméraire, me dit cette femme, la princesse doit être offensée comme les dieux lorsqu'on est assez malheureux pour ne pas les aimer.

Je lui rendrai, répondis-je, toutes sortes d'hommages ; mon respect, ma reconnoissance, ne finiront jamais : mais le destin, le cruel destin, ne me permet point de l'aimer.

Grande princesse, ajoutai-je en me jetant à ses genoux, je vous conjure par votre gloire d'oublier un homme qui, par un amour éternel pour une autre, ne sera jamais digne de vous.

J'entendis qu'elle jeta un profond soupir: je crus m'appercevoir que son visage étoit couvert de larmes. Je me reprochois mon insensibilité; j'aurois voulu, ce que je ne trouvois pas possible, être fidele à mon amour, et ne pas désespérer le sien.

On me ramena dans mon appartement; et quelques jours après je reçus ce billet écrit d'une main qui m'étoit inconnue.

« L'amour de la princesse est violent; mais « il n'est pas tyrannique: elle ne se plaindra « pas même de vos refus, si vous lui faites voir « qu'ils sont légitimes. Venez donc lui appren- « dre les raisons que vous avez pour être si « fidele à cette Ardasire. »

Je fus reconduit auprès d'elle. Je lui racontai toute l'histoire de ma vie. Lorsque je lui parlois de mon amour, je l'entendois soupirer. Elle tenoit ma main dans la sienne, et dans ces moments touchants elle la serroit malgré elle.

Recommencez, me disoit une de ses femmes, à cet endroit où vous fûtes si désespéré

lorsque le roi de Médie vous donna sa fille. Redites-nous les craintes que vous eûtes pour Ardasire dans votre fuite. Parlez à la princesse des plaisirs que vous goûtiez lorsque vous étiez dans votre solitude chez les Margiens.

Je n'avois jamais dit toutes les circonstances: je répétois; et elle croyoit apprendre: je finissois; et elle s'imaginoit que j'allois commencer.

Le lendemain je reçus ce billet:

« Je comprends bien votre amour, et je « n'exige point que vous me le sacrifiiez. Mais « êtes-vous sûr que cette Ardasire vous aime « encore? Peut-être refusez-vous pour une in- « grate le cœur d'une princesse qui vous « adore. »

Je fis cette réponse:

« Ardasire m'aime à un tel point que je ne « saurois demander aux dieux qu'ils augmen- « tassent son amour. Hélas! peut-être qu'elle « m'a trop aimé! Je me souviens d'une lettre « qu'elle m'écrivit quelque temps après que je « l'eus quittée. Si vous aviez vu les expressions « terribles et tendres de sa douleur, vous en « auriez été touchée. Je crains que, pendant « que je suis retenu dans ces lieux; le déses- « poir de m'avoir perdu, et son dégoût pour

« la vie, ne lui fassent prendre une résolution « qui me mettroit au tombeau. »

Elle me fit cette réponse:

« Soyez heureux, Arsace; et donnez tout « votre amour à la beauté qui vous aime: pour « moi, je ne veux que votre amitié. »

Le lendemain je fus reconduit dans son appartement. Là je sentis tout ce qui peut porter à la volupté. On avoit répandu dans la chambre les parfums les plus agréables. Elle étoit sur un lit qui n'étoit fermé que par des guirlandes de fleurs: elle y paroissoit languissamment couchée. Elle me tendit la main, et me fit asseoir auprès d'elle. Tout, jusqu'au voile qui lui couvroit le visage, avoit de la grace. Je voyois la forme de son beau corps. Une simple toile qui se mouvoit sur elle me faisoit tour-à-tour perdre et trouver des beautés ravissantes. Elle remarqua que mes yeux étoient occupés; et, quand elle les vit s'enflammer, la toile sembla s'ouvrir d'elle-même: je vis tous les trésors d'une beauté divine. Dans ce moment elle me serra la main; mes yeux errerent par-tout. Il n'y a, m'écriai-je, que ma chere Ardasire qui soit aussi belle: mais j'atteste les dieux que ma fidélité... Elle se jeta à mon cou et me serra dans ses bras. Tout d'un coup la chambre s'obscurcit; son

voile s'ouvrit; elle me donna un baiser. Je fus tout hors de moi; une flamme subite coula dans mes veines, et échauffa tous mes sens. L'idée d'Ardasire s'éloigna de moi. Un reste de souvenir... mais il ne me paroissoit qu'un songe... J'allois... j'allois la préférer à elle-même. Déja j'avois porté mes mains sur son sein; elles couroient rapidement par-tout: l'amour ne se montroit que par sa fureur; il se précipitoit à la victoire: un moment de plus, et Ardasire ne pouvoit pas se défendre; lorsque tout-à-coup elle fit un effort; elle fut secourue, elle se déroba de moi, et je la perdis.

Je retournai dans mon appartement, surpris moi-même de mon inconstance. Le lendemain on entra dans ma chambre; on me rendit les habits de mon sexe, et le soir on me mena chez celle dont l'idée m'enchantoit encore. J'approchai d'elle; je me mis à ses genoux; et, transporté d'amour, je parlai de mon bonheur, je me plaignis de mes propres refus, je demandai, je promis, j'exigeai, j'osai tout dire, je voulus tout voir; j'allois tout entreprendre. Mais je trouvai un changement étrange; elle me parut glacée; et, lorsqu'elle m'eut assez découragé, qu'elle eut joui de tout mon embarras, elle me parla; et j'enten-

dis sa voix pour la premiere fois: Ne voulez-vous point voir le visage de celle que vous aimez?... Ce son de voix me frappa; je restai immobile; j'espérai que ce seroit Ardasire, et je le craignis. Découvrez ce bandeau, me dit-elle. Je le fis, et je vis le visage d'Ardasire. Je voulus parler, et ma voix s'arrêta. L'amour, la surprise, la joie, la honte, toutes les passions me saisirent tour-à-tour. Vous êtes Ardasire? lui dis-je. Oui, perfide, répondit-elle, je le suis. Ardasire, lui dis-je d'une voix entrecoupée, pourquoi vous jouez-vous ainsi d'un malheureux amour? Je voulus l'embrasser. Seigneur, dit-elle, je suis à vous. Hélas! j'avois espéré de vous revoir plus fidele. Contentez-vous de commander ici. Punissez-moi, si vous voulez, de ce que j'ai fait... Arsace, ajouta-t-elle en pleurant, vous ne le méritiez pas.

Ma chere Ardasire, lui dis-je, pourquoi me désespérez-vous? Auriez-vous voulu que j'eusse été insensible à des charmes que j'ai toujours adorés? Comptez que vous n'êtes pas d'accord avec vous-même. N'étoit-ce pas vous que j'aimois? Ne sont-ce pas ces beautés qui m'ont toujours charmé? Ah! dit-elle, vous auriez aimé un autre que moi! Je n'aurois point, lui dis-je, aimé un autre que vous.

Tout ce qui n'auroit point été vous m'auroit déplu. Qu'eût-ce été lorsque je n'aurois point vu cet adorable visage, que je n'aurois pas trouvé ces yeux? Mais, de grace, ne me désespérez pas; songez que de toutes les infidélités que l'on peut faire j'ai sans doute commis la moindre.

Je connus à la langueur de ses yeux qu'elle n'étoit plus irritée; je le connus à sa voix mourante. Je la tins dans mes bras. Qu'on est heureux quand on tient dans ses bras ce que l'on aime! Comment exprimer ce bonheur, dont l'excès n'est que pour les vrais amants, lorsque l'amour renaît après lui-même; lorsque tout promet, que tout demande, que tout obéit; lorsqu'on sent qu'on a tout, et que l'on sent que l'on n'a pas assez; lorsque l'ame semble s'abandonner et se porter au-delà de la nature même?

Ardasire, revenue à elle, me dit: Mon cher Arsace, l'amour que j'ai eu pour vous m'a fait faire des choses bien extraordinaires; mais un amour bien violent n'a de regle ni de loi. On ne le connoît guere si l'on ne met ses caprices au nombre de ses plus grands plaisirs. Au nom des dieux, ne me quitte plus. Que peut-il te manquer? Tu es heureux si tu m'aimes: tu es sûr que jamais mortel n'a été tant

aimé. Dis-moi, promets-moi, jure-moi, que tu resteras ici.

Je lui fis mille serments; ils ne furent interrompus que par des embrassements; et elle les crut.

Heureux l'amour lors même qu'il s'appaise, lorsqu'après qu'il a cherché à se faire sentir il aime à se faire connoître, lorsqu'après avoir joui des beautés il ne se sent plus touché que par les graces!

Nous vécûmes dans la Sogdiane dans une félicité que je ne saurois vous exprimer. Je n'avois resté que quelques mois dans la Margiane; et ce séjour m'avoit déja guéri de l'ambition. J'avois eu la faveur du roi; mais je m'apperçus bientôt qu'il ne pouvoit me pardonner mon courage et sa frayeur. Ma présence le mettoit dans l'embarras; il ne pouvoit donc pas m'aimer. Ses courtisans s'en apperçurent, et dès-lors ils se donnerent bien garde de me trop estimer; et, pour que je n'eusse pas sauvé l'état du péril, tout le monde convenoit à la cour qu'il n'y avoit pas eu de péril.

Ainsi, également dégoûté de l'esclavage et des esclaves, je ne connus plus d'autre passion que mon amour pour Ardasire; et je m'estimai cent fois plus heureux de rester dans la seule dépendance que j'aimois que de rentrer

dans une autre que je ne pouvois que haïr.

Il nous parut que le génie nous avoit suivis : nous nous retrouvâmes dans la même abondance, et nous vîmes toujours de nouveaux prodiges.

Un pêcheur vint nous vendre un poisson : on m'apporta une bague fort riche qu'on avoit trouvée dans son gosier.

Un jour, manquant d'argent, j'envoyai vendre quelques pierreries à la ville prochaine : on m'en apporta le prix; et quelques jours après je vis sur ma table les pierreries.

Grands dieux! dis-je en moi-même, il m'est donc impossible de m'appauvrir!

Nous voulûmes tenter le génie, et nous lui demandâmes une somme immense. Il nous fit bien voir que nos vœux étoient indiscrets : nous trouvâmes quelques jours après sur la table la plus petite somme que nous eussions encore reçue. Nous ne pûmes, en la voyant, nous empêcher de rire. Le génie nous joue, dit Ardasire. Ah! m'écriai-je, les dieux sont de bons dispensateurs : la médiocrité qu'ils nous accordent vaut bien mieux que les trésors qu'ils nous refusent.

Nous n'avions aucune des passions tristes. L'aveugle ambition, la soif d'acquérir, l'envie de dominer, sembloient s'éloigner de

nous, et être les passions d'un autre univers. Ces sortes de biens ne sont faits que pour entrer dans le vuide des ames que la nature n'a point remplies; ils n'ont été imaginés que par ceux qui se sont trouvés incapables de bien sentir les autres.

Je vous ai déja dit que nous étions adorés de cette petite nation qui formoit notre maison. Nous nous aimions Ardasire et moi; et sans doute que l'effet naturel de l'amour est de rendre heureux ceux qui s'aiment. Mais cette bienveillance générale que nous trouvons dans tous ceux qui sont autour de nous peut rendre plus heureux que l'amour même. Il est impossible que ceux qui ont le cœur bien fait ne se plaisent au milieu de cette bienveillance générale. Etrange effet de la nature! L'homme n'est jamais si peu à lui que lorsqu'il paroît l'être davantage. Le cœur n'est jamais le cœur que quand il se donne, parceque ses jouissances sont hors de lui.

C'est ce qui fait que ces idées de grandeur qui retirent toujours le cœur vers lui-même trompent ceux qui en sont enivrés; c'est ce qui fait qu'ils s'étonnent de n'être point heureux au milieu de ce qu'ils croient être le bonheur; que, ne le trouvant point dans la grandeur, ils cherchent plus de grandeur encore.

S'ils n'y peuvent atteindre, ils se croient plus malheureux; s'ils y atteignent, ils ne trouvent pas encore le bonheur.

C'est l'orgueil qui à force de nous posséder nous empêche de nous posséder, et qui, nous concentrant dans nous-mêmes, y porte toujours la tristesse. Cette tristesse vient de la solitude du cœur, qui se sent toujours fait pour jouir, et qui ne jouit pas; qui se sent toujours fait pour les autres, et qui ne les trouve pas.

Ainsi nous aurions goûté des plaisirs que donne la nature toutes les fois qu'on ne la fuit pas: nous aurions passé notre vie dans la joie, l'innocence, et la paix: nous aurions compté nos années par le renouvellement des fleurs et des fruits; nous aurions perdu nos années dans la rapidité d'une vie heureuse: j'aurois vu tous les jours Ardasire, et je lui aurois dit que je l'aimois: la même terre auroit repris son ame et la mienne. Mais tout-à-coup mon bonheur s'évanouit, et j'éprouvai le revers du monde le plus affreux.

Le prince du pays étoit un tyran capable de tous les crimes; mais rien ne le rendoit si odieux que les outrages continuels qu'il faisoit à un sexe sur lequel il n'est pas seulement permis de lever les yeux. Il apprit par une

esclave sortie du serrail d'Ardasire qu'elle étoit la plus belle personne de l'Orient: il n'en fallut pas davantage pour le déterminer à me l'enlever. Une nuit, une grosse troupe de gens armés entoura ma maison; et, le matin, je reçus un ordre du tyran de lui envoyer Ardasire. Je vis l'impossibilité de la faire sauver. Ma premiere idée fut de lui aller donner la mort dans le sommeil où elle étoit ensevelie. Je pris mon épée, je courus, j'entrai dans sa chambre, j'ouvris les rideaux; je reculai d'horreur, et tous mes sens se glacerent. Une nouvelle rage me saisit. Je voulus aller me jeter au milieu de ces satelites, et immoler tout ce qui se présentoit à moi. Mon esprit s'ouvrit pour un dessein plus suivi; et je me calmai. Je résolus de prendre les habits que j'avois eus il y avoit quelques mois; de monter, sous le nom d'Ardasire, dans la litiere que le tyran lui avoit destinée, de me faire mener à lui. Outre que je ne voyois point d'autre ressource, je sentois en moi-même du plaisir à faire une action de courage sous les mêmes habits avec lesquels l'aveugle amour avoit auparavant avili mon sexe.

J'exécutai tout de sang froid. J'ordonnai que l'on cachât à Ardasire le péril que je courois, et que sitôt que je serois parti on la fit

sauver dans un autre pays. Je pris avec moi un esclave dont je connoissois le courage, et je me livrai aux femmes et aux eunuques que le tyran avoit envoyés. Je ne restai pas deux jours en chemin; et quand j'arrivai la nuit étoit déja avancée. Le tyran donnoit un festin à ses femmes et à ses courtisans dans une salle de ses jardins. Il étoit dans cette gaieté stupide que donne la débauche lorsqu'elle a été portée à l'excès. Il ordonna que l'on me fît venir. J'entrai dans la salle du festin: il me fit mettre auprès de lui; et je sus cacher ma fureur et le désordre de mon ame. J'étois comme incertain dans mes souhaits. Je voulois attirer les regards du tyran, et, quand il les tournoit vers moi, je sentois redoubler ma rage. Parcequ'il me croit Ardasire, disois-je en moi-même, il ose m'aimer. Il me sembloit que je voyois multiplier ses outrages, et qu'il avoit trouvé mille manieres d'offenser mon amour. Cependant j'étois prêt à jouir de la plus affreuse vengeance: il s'enflammoit; et je le voyois insensiblement approcher de son malheur. Il sortit de la salle du festin, et me mena dans un appartement plus reculé de ses jardins, suivi d'un seul eunuque et de mon esclave. Déja sa fureur brutale alloit l'éclaircir sur mon sexe. Ce fer, m'écriai-je, t'appren-

dra mieux que je suis un homme! Meurs, et qu'on dise aux enfers que l'époux d'Ardasire a puni tes crimes! Il tomba à mes pieds; et dans ce moment la porte de l'appartement s'ouvrit; car sitôt que mon esclave avoit entendu ma voix, il avoit tué l'eunuque qui la gardoit, et s'en étoit saisi. Nous fuîmes; nous errions dans les jardins, nous rencontrâmes un homme; je le saisis: Je te plongerai, lui dis-je, ce poignard dans le sein si tu ne me fais sortir d'ici. C'étoit un jardinier, qui, tout tremblant de peur, me mena à une porte qu'il ouvrit; je la lui fis refermer, et lui ordonnai de me suivre.

Je jetai mes habits, et pris un manteau d'esclave. Nous errâmes dans les bois, et, par un bonheur inespéré, lorsque nous étions accablés de lasssitude, nous trouvâmes un marchand qui faisoit paître ses chameaux; nous l'obligeâmes de nous mener hors de ce funeste pays.

A mesure que j'évitois tant de dangers, mon cœur devenoit moins tranquille. Il falloit revoir Ardasire; et tout me faisoit craindre pour elle. Ses femmes et ses eunuques lui avoient caché l'horreur de notre situation; mais, ne me voyant plus auprès d'elle, elle me croyoit coupable; elle s'imaginoit que j'avois

manqué à tant de serments que je lui avois faits. Elle ne pouvoit concevoir cette barbarie de l'avoir fait enlever sans lui rien dire. L'amour voit tout ce qu'il craint. La vie lui devint insupportable. Elle prit du poison; il ne fit pas son effet violemment. J'arrivai, et je la trouvai mourante. Ardasire, lui dis-je, je vous perds! vous mourez, cruelle Ardasire! Hélas! qu'avois-je fait?... Elle versa quelques larmes. Arsace, me dit-elle, il n'y a qu'un moment que la mort me sembloit délicieuse; elle me paroît terrible depuis que je vous vois. Je sens que je voudrois revivre pour vous, et que mon ame me quitte malgré elle. Conservez mon souvenir; et si j'apprends qu'il vous est cher, comptez que je ne serai point tourmentée chez les ombres. J'ai du moins cette consolation, mon cher Arsace, de mourir dans vos bras.

Elle expira. Il me seroit impossible de dire comment je n'expirai pas aussi. On m'arracha d'Ardasire, et je crus qu'on me séparoit de moi-même. Je fixai mes yeux sur elle, et je restai immobile; j'étois devenu stupide. On m'ôta ce terrible spectacle, et je sentis mon ame reprendre toute sa sensibilité. On m'entraîna: je tournois les yeux vers ce fatal objet de ma douleur; j'aurois donné mille vies

pour le voir encore un moment. J'entrai en fureur; je pris mon épée; j'allois me percer le sein; on m'arrêta. Je sortis de ce palais funeste, je n'y rentrai plus. Mon esprit s'aliéna; je remplissois l'air de mes cris. Quand je devenois plus tranquille, toutes les forces de mon ame la fixoient à ma douleur. Il me sembla qu'il ne me restoit plus rien dans le monde que ma tristesse et le nom d'Ardasire. Ce nom, je le prononçois d'une voix terrible, et je rentrois dans le silence. Je résolus de m'ôter la vie, et tout-à-coup j'entrai en fureur. Tu veux mourir, me dis-je à moi-même, et Ardasire n'est pas vengée! Tu veux mourir, et le fils du tyran est en Hircanie, qui se baigne dans les délices! Il vit, et tu veux mourir!

Je me suis mis en chemin pour l'aller chercher. J'ai appris qu'il vous avoit déclaré la guerre; j'ai volé à vous. Je suis arrivé trois jours avant la bataille, et j'ai fait l'action que vous connoissez. J'aurois percé le fils du tyran; j'ai mieux aimé le faire prisonnier. Je veux qu'il traîne dans la honte et dans les fers une vie aussi malheureuse que la mienne. J'espere que quelque jour il apprendra que j'aurai fait mourir le dernier des siens. J'avoue pourtant que depuis que je suis vengé je ne me trouve pas plus heureux; et je sens bien

que l'espoir de la vengeance flatte plus que la vengeance même. Ma rage que j'ai satisfaite, l'action que vous avez vue, les acclamations du peuple, seigneur, votre amitié même, ne me rendent point ce que j'ai perdu.

La surprise d'Aspar avoit commencé presque avec le récit qu'il avoit entendu. Sitôt qu'il avoit ouï le nom d'Arsace, il avoit reconnu le mari de la reine. Des raisons d'état l'avoient obligé d'envoyer chez les Medes Isménie, la plus jeune des filles du dernier roi, et l'y avoit fait élever en secret sous le nom d'Ardasire. Il l'avoit mariée à Arsace; il avoit toujours eu des gens affidés dans le serrail d'Arsace; il étoit le génie qui par ces mêmes gens avoit répandu tant de richesses dans la maison d'Arsace, et qui par des voies très simples avoit fait imaginer tant de prodiges.

Il avoit eu de très grandes raisons pour cacher à Arsace la naissance d'Ardasire. Arsace, qui avoit beaucoup de courage, auroit pu faire valoir les droits de sa femme sur la Bactriane, et la troubler.

Mais ces raisons ne subsistoient plus: et quand il entendit le récit d'Arsace, il eut mille fois envie de l'interrompre; mais il crut qu'il n'étoit pas encore temps de lui apprendre son sort. Un ministre accoutumé à arrêter ses

mouvements revenoit toujours à la prudence; il pensoit à préparer un grand évènement, et non pas à le hâter.

Deux jours après, le bruit se répandit que l'eunuque avoit mis sur le trône une fausse Isménie. On passa des murmures à la sédition. Le peuple furieux entoura le palais; il demanda à haute voix la tête d'Aspar. L'eunuque fit ouvrir une des portes, et, monté sur un éléphant, il s'avança dans la foule. Bactriens, dit-il, écoutez-moi. Et comme on murmuroit encore: Ecoutez-moi, vous dis-je. Si vous pouvez me faire mourir à présent, vous pourrez dans un moment me faire mourir tout de même. Voici un papier écrit et scellé de la main du feu roi: prosternez-vous, adorez-le, je vais le lire.

Il le lut:

« Le ciel m'a donné deux filles qui se ressemblent au point que tous les yeux peuvent s'y tromper. Je crains que cela ne donne occasion à de plus grands troubles et à des guerres plus funestes. Vous donc, Aspar, lumiere de l'empire, prenez la plus jeune des deux; envoyez-la secrètement dans la Médie, et faites-en prendre soin. Qu'elle y reste sous un nom supposé, tandis que le bien de l'état le demandera. »

Il porta cet écrit au-dessus de sa tête, il s'inclina ; puis reprenant la parole :

« Isménie est morte, n'en doutez pas; mais « sa sœur la jeune Isménie est sur le trône. « Voudriez-vous vous plaindre de ce que, « voyant la mort de la reine approcher, j'ai « fait venir sa sœur du fond de l'Asie? Me re- « procheriez-vous d'avoir été assez heureux « pour vous la rendre, et la placer sur un « trône qui, depuis la mort de la reine sa sœur, « lui appartient? Si j'ai tû la mort de la reine, « l'état des affaires ne l'a-t-il pas demandé? « me blâmez-vous d'avoir fait une action de « fidélité avec prudence? Posez donc les ar- « mes. Jusqu'ici vous n'êtes point coupables; « dès ce moment vous le seriez. »

Aspar expliqua ensuite comment il avoit confié la jeune Isménie à deux vieux eunuques; comment on l'avoit transportée en Médie sous un nom supposé; comment il l'avoit mariée à un grand seigneur du pays; comment il l'avoit fait suivre dans tous les lieux où la fortune l'avoit conduite; comment la maladie de la reine l'avoit déterminé à la faire enlever pour être gardée en secret dans le serrail; comment, après la mort de la reine, il l'avoit placée sur le trône.

Comme les flots de la mer agitée s'appaisent

par les zéphyrs, le peuple se calma par les paroles d'Aspar. On n'entendit plus que des acclamations de joie; tous les temples retentirent du nom de la jeune Isménie.

Aspar inspira à Iménie de voir l'étranger qui avoit rendu un si grand service à la Bactriane; il lui inspira de lui donner une audience éclatante. Il fut résolu que les grands et les peuples seroient assemblés; que là il seroit déclaré général des armées de l'état, et que la reine lui ceindroit l'épée. Les principaux de la nation étoient rangés autour d'une grande salle, et une foule de peuple en occupoit le milieu et l'entrée. La reine étoit sur son trône, vêtue d'un habit superbe. Elle avoit la tête couverte de pierreries; elle avoit, selon l'usage de ces solennités, levé son voile, et l'on voyoit le visage de la beauté même. Arsace parut, et le peuple commença ses acclamations. Arsace, les yeux baissés par respect, resta un moment dans le silence; et adressant la parole à la reine:

Madame, lui dit-il d'une voix basse et entrecoupée, si quelque chose pouvoit rendre à mon ame quelque tranquillité, et me consoler de mes malheurs...

La reine ne le laissa pas achever; elle crut d'abord reconnoître le visage, elle reconnut

encore la voix d'Arsace. Toute hors d'elle-même, et ne se connoissant plus, elle se précipita de son trône, et se jeta aux genoux d'Arsace.

Mes malheurs ont été plus grands que les tiens, dit-elle, mon cher Arsace! Hélas! je croyois ne te revoir jamais depuis le fatal moment qui nous a séparés. Mes douleurs ont été mortelles.

Et, comme si elle avoit passé tout-à-coup d'une maniere d'aimer à une autre maniere d'aimer, ou qu'elle se trouvât incertaine sur l'impétuosité de l'action qu'elle venoit de faire, elle se releva tout-à-coup, et une rougeur modeste parut sur son visage.

Bactriens, dit-elle, c'est aux genoux de mon époux que vous m'avez vue. C'est ma félicité d'avoir pu faire paroître devant vous mon amour. J'ai descendu de mon trône parceque je n'y étois pas avec lui; et j'atteste les dieux que je n'y remonterai pas sans lui. Je goûte ce plaisir, que la plus belle action de mon regne, c'est par lui qu'elle a été faite, et que c'est pour moi qu'il l'a faite. Grands peuples, et citoyens, croyez-vous que celui qui regne sur moi soit digne de régner sur vous? Approuvez-vous mon choix? élisez-vous Arsacé? Dites-le moi, parlez.

A peine les dernieres paroles de la reine furent-elles entendues, tout le palais retentit des acclamations; on n'entendit plus que le nom d'Arsace et celui d'Isménie.

Pendant tout ce temps, Arsace étoit comme stupide. Il voulut parler, sa voix s'arrêta; il voulut se mouvoir, et il resta sans action. Il ne voyoit pas la reine; il ne voyoit pas le peuple; à peine entendoit-il les acclamations; la joie le troubloit tellement que son ame ne put sentir toute sa félicité.

Mais quand Aspar eut fait retirer le peuple, Arsace pencha la tête sur la main de la reine.

Ardasire, vous vivez! vous vivez, ma chere Ardasire! Je mourois tous les jours de douleur. Comment les dieux vous ont-ils rendue à la vie?

Elle se hâta de lui raconter comment une de ses femmes avoit substitué au poison une liqueur enivrante. Elle avoit été trois jours sans mouvement; on l'avoit rendue à la vie: sa premiere parole avoit été le nom d'Arsace; ses yeux ne s'étoient ouverts que pour le voir; elle l'avoit fait chercher; elle l'avoit cherché elle-même; Aspar l'avoit fait enlever, et, après la mort de sa sœur, il l'avoit placée sur le trône.

Aspar avoit rendu éclatante l'entrevue d'Arsace et d'Iménie. Il se ressouvenoit de la derniere sédition. Il croyoit qu'après avoir pris sur lui de mettre Isménie sur le trône, il n'étoit pas à propos qu'il parût encore avoir contribué à y placer Arsace. Il avoit pour maxime de ne faire jamais lui-même ce que les autres pouvoient faire; et d'aimer le bien de quelque main qu'il pût venir. D'ailleurs, connoissant la beauté du caractere d'Arsace et d'Isménie, il desiroit de les faire paroître dans leur jour. Il vouloit leur concilier ce respect que s'attirent toujours les grandes ames dans toutes les occasions où elles peuvent se montrer. Il cherchoit à leur attirer cet amour que l'on porte à ceux qui ont éprouvé de grands malheurs. Il vouloit faire naître cette admiration que l'on a pour tous ceux qui sont capables de sentir de belles passions. Enfin il croyoit que rien n'étoit plus propre à faire perdre à Arsace le titre d'étranger, et à lui faire trouver celui de Bactrien dans tous les cœurs des peuples de la Bactriane.

Arsace jouissoit d'un bonheur qui lui paroissoit inconcevable. Ardasire, qu'il croyoit morte, lui étoit rendue; Ardasire étoit Isménie; Ardasire étoit reine de Bactriane; Ardasire l'en avoit fait roi. Il passoit du senti-

ment de sa grandeur au sentiment de son amour. Il aimoit ce diadême, qui, bien loin d'être un signe d'indépendance, l'avertissoit sans cesse qu'il étoit à elle; il aimoit ce trône, parcequ'il voyoit la main qui l'y avoit fait monter.

Isménie goûtoit pour la premiere fois le plaisir de voir qu'elle étoit une grande reine. Avant l'arrivée d'Arsace, elle avoit une grande fortune, mais il lui manquoit un cœur capable de la sentir : au milieu de sa cour, elle se trouvoit seule; dix millions d'hommes étoient à ses pieds, et elle se croyoit abandonnée.

Arsace fit d'abord venir le prince d'Hircanie.

Vous avez, lui dit-il, paru devant moi, et les fers ont tombé de vos mains : il ne faut point qu'il y ait d'infortuné dans l'empire du plus heureux des mortels.

Quoique je vous aie vaincu, je ne crois pas que vous m'ayez cédé en courage : je vous prie de consentir que vous me cédiez en générosité.

Le caractere de la reine étoit la douceur, et sa fierté naturelle disparoissoit toujours toutes les fois qu'elle devoit disparoître.

Pardonnez-moi, dit-elle au prince d'Hircanie, si je n'ai pas répondu à des feux qui n'é-

toient pas légitimes. L'épouse d'Arsace ne pouvoit pas être la vôtre: vous ne devez vous plaindre que du destin.

Si l'Hircanie et la Bactriane ne forment pas un même empire, ce sont des états faits pour être alliés. Isménie peut promettre de l'amitié, si elle n'a pas pu promettre de l'amour.

Je suis, répondit le prince, accablé de tant de malheurs, et comblé de tant de bienfaits, que je ne sais si je suis un exemple de la bonne ou de la mauvaise fortune.

J'ai pris les armes contre vous pour me venger d'un mépris que vous n'aviez pas. Ni vous ni moi ne méritions que le ciel favorisât mes projets. Je vais retourner dans l'Hircanie, et j'y oublierois bientôt mes malheurs si je ne comptois parmi mes malheurs celui de vous avoir vue, et celui de ne plus vous voir.

Votre beauté sera chantée dans tout l'Orient; elle rendra le siecle où vous vivez plus célebre que tous les autres; et, dans les races futures, les noms d'Arsace et d'Isménie seront les titres les plus flatteurs pour les belles et les amants.

Un évènement imprévu demanda la présence d'Arsace dans une province du royaume: il quitta Isménie. Quels tendres adieux! quelles douces larmes! C'étoit moins un sujet

de s'affliger qu'une occasion de s'attendrir. La peine de se quitter se joignit à l'idée de la douceur de se revoir.

Pendant l'absence du roi, tout fut par ses soins disposé de maniere que le temps, le lieu, les personnes, chaque évènement, offroient à Isménie des marques de son souvenir. Il étoit éloigné, et ses actions disoient qu'il étoit auprès d'elle; tout étoit d'intelligence pour lui rappeler Arsace: elle ne trouvoit point Arsace; mais elle trouvoit son amant.

Arsace écrivoit continuellement à Isménie. Elle lisoit:

« J'ai vu les superbes villes qui conduisent à « vos frontieres; j'ai vu des peuples innom- « brables tomber à mes genoux. Tout me di- « soit que je régnois dans la Bactriane: je ne « voyois point celle qui m'en avoit fait roi, et « je ne l'étois plus. »

Il lui disoit:

« Si le ciel vouloit m'accorder le breuvage « d'immortalité, tant cherché dans l'Orient, « vous boiriez dans la même coupe, ou je n'en « approcherois pas mes levres; vous seriez « immortelle avec moi, ou je mourrois avec « vous. »

Il lui mandoit:

« J'ai donné votre nom à la ville que j'ai fait

« bâtir; il me semble qu'elle sera habitée par « nos sujets les plus heureux. »

Dans une autre lettre, après ce que l'amour pouvoit dire de plus tendre sur les charmes de sa personne, il ajoutoit:

« Je vous dis ces choses sans même chercher « à vous plaire; je voudrois calmer mes en- « nuis; je sens que mon ame s'appaise en vous « parlant de vous. »

Enfin elle reçut cette lettre:

« Je comptois les jours, je ne compte plus « que les moments, et ces moments sont plus « longs que les jours. Belle reine, mon cœur « est moins tranquille à mesure que j'approche « de vous. »

Après le retour d'Arsace il lui vint des ambassades de toutes parts; il y en eut qui parurent singulieres. Arsace étoit sur un trône qu'on avoit élevé dans la cour du palais. L'ambassadeur des Parthes entra d'abord; il étoit monté sur un superbe coursier; il ne descendit point à terre, et il parla ainsi:

« Un tigre d'Hircanie désoloit la contrée, « un éléphant l'étouffa sous ses pieds. Un jeune « tigre restoit, et il étoit déja aussi cruel que « son pere; l'éléphant en délivra encore le « pays. Tous les animaux qui craignoient les « bêtes féroces venoient paître autour de lui.

« Il se plaisoit à voir qu'il étoit leur asile, et il « disoit en lui-même: On dit que le tigre est le « roi des animaux; il n'en est que le tyran, et « j'en suis le roi. »

L'ambassadeur des Perses parla ainsi:

« Au commencement du monde la lune fut « mariée avec le soleil. Tous les astres du fir- « mament vouloient l'épouser. Elle leur dit: « Regardez le soleil, et regardez-vous; vous « n'avez pas tous ensemble autant de lumière « que lui. »

L'ambassadeur d'Egypte vint ensuite, et dit:

« Lorsqu'Isis épousa le grand Osiris, ce ma- « riage fut la cause de la prospérité de l'Egypte, « et le type de sa fécondité. Telle sera la Bac- « triane; elle deviendra heureuse par le ma- « riage de ses dieux. »

Arsace faisoit mettre sur les murailles de tous ses palais son nom avec celui d'Isménie. On voyoit leurs chiffres par-tout entrelacés. Il étoit défendu de peindre Arsace qu'avec Isménie.

Toutes les actions qui demandoient quelque sévérité, il vouloit paroître les faire seul; il vouloit que les graces fussent faites sous son nom et celui d'Isménie.

Je vous aime, lui disoit-il, à cause de votre

beauté divine et de vos graces toujours nouvelles. Je vous aime encore, parceque, quand j'ai fait quelque action digne d'un grand roi, il me semble que je vous plais davantage.

Vous avez voulu que je fusse votre roi quand je ne pensois qu'au bonheur d'être votre époux; et ces plaisirs dont je m'enivrois avec vous, vous m'avez appris à les fuir lorsqu'il s'agissoit de ma gloire.

Vous avez accoutumé mon ame à la clémence; et lorsque vous avez demandé des choses qu'il n'étoit pas permis d'accorder, vous m'avez toujours fait respecter ce cœur qui les avoit demandées.

Les femmes de votre palais ne sont point entrées dans les intrigues de la cour, elles ont cherché la modestie, et l'oubli de tout ce qu'elles ne doivent point aimer.

Je crois que le ciel a voulu faire de moi un grand prince, puisqu'il m'a fait trouver, dans les écueils ordinaires des rois, des secours pour devenir vertueux.

Jamais les Bactriens ne virent des temps si heureux. Arsace et Isménie disoient qu'ils régnoient sur le meilleur peuple de l'univers; les Bactriens disoient qu'ils vivoient sous les meilleurs de tous les princes.

Il disoit qu'étant né sujet il avoit souhaité

mille fois de vivre sous un bon prince, et que ses sujets faisoient sans doute les mêmes vœux que lui.

Il ajoutoit qu'ayant le cœur d'Isménie il devoit lui offrir tous les cœurs de l'univers : il ne pouvoit lui apporter un trône, mais des vertus capables de le remplir.

Il croyoit que son amour devoit passer à la postérité, et qu'il n'y passeroit jamais mieux qu'avec sa gloire. Il vouloit qu'on écrivît ces paroles sur son tombeau : ISMÉNIE A EU POUR ÉPOUX UN ROI CHÉRI DES MORTELS.

Il disoit qu'il aimoit Aspar son premier ministre, parcequ'il parloit toujours des sujets, plus rarement du roi, et jamais de lui-même.

Il a, disoit-il, trois grandes choses ; l'esprit juste, le cœur sensible, et l'ame sincere.

Arsace parloit souvent de l'innocence de son administration. Il disoit qu'il conservoit ses mains pures, parceque le premier crime qu'il commettroit décideroit de toute sa vie, et que là commenceroit la chaîne d'une infinité d'autres.

Je punirois, disoit-il, un homme sur des soupçons. Je croirois en rester là ; non : de nouveaux soupçons me viendroient en foule contre les parents et les amis de celui que j'aurois fait mourir. Voilà le germe d'un second

crime. Ces actions violentes me feroient penser que je serois haï de mes sujets : je commencerois à les craindre. Ce seroit le sujet de nouvelles exécutions, qui deviendroient elles-mêmes le sujet de nouvelles frayeurs.

Que si ma vie étoit une fois marquée de ces sortes de taches, le désespoir d'acquérir une bonne réputation viendroit me saisir; et, voyant que je n'effacerois jamais le passé, j'abandonnerois l'avenir.

Arsace aimoit si fort à conserver les lois et les anciennes coutumes des Bactriens, qu'il trembloit toujours au mot de la réformation des abus, parcequ'il avoit souvent remarqué que chacun appeloit loi ce qui étoit conforme à ses vues, et appeloit abus tout ce qui choquoit ses intérêts;

Que, de corrections en corrections d'abus, au lieu de rectifier les choses, on parvenoit à les anéantir.

Il étoit persuadé que le bien ne devoit couler dans un état que par le canal des lois; que le moyen de faire un bien permanent, c'étoit en faisant le bien de les suivre; que le moyen de faire un mal permanent, c'étoit en faisant le mal de les choquer;

Que les devoirs des princes ne consistoient

pas moins dans la défense des lois contre les passions des autres que contre leurs propres passions;

Que le desir général de rendre les hommes heureux étoit naturel aux princes; mais que ce desir n'aboutissoit à rien s'ils ne se procuroient continuellement des connoissances particulières pour y parvenir;

Que, par un grand bonheur, le grand art de régner demandoit plus de sens que de génie, plus de desir d'acquérir des lumieres que de grandes lumieres, plutôt des connoissances pratiques que des connoissances abstraites, plutôt un certain discernement pour connoître les hommes que la capacité de les former;

Qu'on apprenoit à connoître les hommes en se communiquant à eux, comme on apprend toute autre chose; qu'il est très incommode pour les défauts et pour les vices de se cacher toujours; que la plupart des hommes ont une enveloppe, mais qu'elle tient et serre si peu, qu'il est très difficile que quelque côté ne vienne à se découvrir.

Arsace ne parloit jamais des affaires qu'il pouvoit avoir avec les étrangers; mais il aimoit à s'entretenir de celles de l'intérieur de son royaume, parceque c'étoit le seul moyen

de le bien connoître; et là-dessus il disoit qu'un bon prince devoit être secret, mais qu'il pouvoit quelquefois l'être trop.

Il disoit qu'il sentoit en lui-même qu'il étoit un bon roi; qu'il étoit doux, affable, humain; qu'il aimoit la gloire, qu'il aimoit ses sujets; que cependant si avec ces belles qualités il ne s'étoit gravé dans l'esprit les grands principes de gouvernement, il seroit arrivé la chose du monde la plus triste, que ses sujets auroient eu un bon roi, et qu'ils auroient peu joui de ce bonheur, et que ce beau présent de la Providence auroit été en quelque sorte inutile pour eux.

Celui qui croit trouver le bonheur sur le trône se trompe, disoit Arsace; on n'y a que le bonheur qu'on y a porté, et souvent même on y risque ce bonheur que l'on a porté. Si donc les dieux, ajoutoit-il, n'ont pas fait le commandement pour le bonheur de ceux qui commandent, il faut qu'ils l'aient fait pour le bonheur de ceux qui obéissent.

Arsace savoit donner, parcequ'il savoit refuser.

Souvent, disoit-il, quatre villages ne suffisent pas pour faire un don à un grand seigneur prêt à devenir misérable, ou à un misérable prêt à devenir grand seigneur. Je puis

bien enrichir la pauvreté d'état, mais il m'est impossible d'enrichir la pauvreté de luxe.

Arsace étoit plus curieux d'entrer dans les chaumieres que dans les palais de ses grands.

C'est là que je trouve mes vrais conseillers. Là je me ressouviens de ce que mon palais me fait oublier. Ils me disent leurs besoins. Ce sont les petits malheurs de chacun qui composent le malheur général. Je m'instruis de tous ces malheurs, qui tous ensemble pourroient former le mien.

C'est dans ces chaumieres que je vois ces objets tristes qui font toujours les délices de ceux qui peuvent les faire changer, et qui me font connoître que je puis devenir un plus grand prince que je ne suis. J'y vois la joie succéder aux larmes; au lieu que dans mon palais je ne puis guere voir que les larmes succéder à la joie.

On lui dit un jour que dans quelques réjouissances publiques des farceurs avoient chanté ses louanges.

Savez-vous bien, dit-il, pourquoi je permets à ces gens-là de me louer? C'est afin de me faire mépriser la flatterie, et de la rendre vile à tous les gens de bien. J'ai un si grand pouvoir, qu'il sera toujours naturel de chercher à me plaire. J'espere bien que les deux

ne permettront point que la flatterie me plaise jamais. Pour vous, mes amis, dites-moi la vérité; c'est la seule chose du monde que je desire, parceque c'est la seule chose du monde qui puisse me manquer.

Ce qui avoit troublé la fin du regne d'Artamene, c'est que dans sa jeunesse il avoit conquis quelques petits peuples voisins, situés entre la Médie et la Bactriane. Ils étoient ses alliés; il voulut les avoir pour sujets, il les eut pour ennemis: et, comme ils habitoient les montagnes, ils ne furent jamais bien assujettis; au contraire, les Medes se servoient d'eux pour troubler le royaume: de sorte que le conquérant avoit beaucoup affoibli le monarque, et que, lorsqu'Arsace monta sur le trône, ces peuples étoient encore peu affectionnés. Bientôt les Medes les firent révolter. Arsace vola, et les soumit. Il fit assembler la nation, et parla ainsi:

« Je sais que vous souffrez impatiemment « la domination des Bactriens: je n'en suis « point surpris. Vous aimez vos anciens rois « qui vous ont comblés de bienfaits. C'est à « moi à faire en sorte, par ma modération et « ma justice, que vous me regardiez comme le « vrai successeur de ceux que vous avez tant « aimés. »

Il fit venir les deux chefs les plus dangereux de la révolte, et dit au peuple:

« Je les fais mener devant vous pour que « vous les jugiez vous-mêmes. »

Chacun en les condamnant chercha à se justifier.

« Connoissez, leur dit-il, le bonheur que « vous avez de vivre sous un roi qui n'a point « de passion lorsqu'il punit, et qui n'en met « que quand il récompense; qui croit que la « gloire de vaincre n'est que l'effet du sort, et « qu'il ne tient que de lui-même celle de par- « donner.

« Vous vivrez heureux sous mon empire, et « vous garderez vos usages et vos lois. Oubliez « que je vous ai vaincus par les armes, et ne le « soyez que par mon affection. »

Toute la nation vint rendre graces à Arsace de sa clémence et de la paix. Des vieillards portoient la parole. Le premier parla ainsi:

« Je crois voir ces grands arbres qui font « l'ornement de notre contrée. Tu en es la tige, « et nous en sommes les feuilles; elles couvri- « ront les racines des ardeurs du soleil. »

Le second lui dit:

« Tu avois à demander aux dieux que nos « montagnes s'abaissassent, pour qu'elles ne « pussent pas nous défendre contre toi. De-

« mande-leur aujourd'hui qu'elles s'élevent « jusqu'aux nues, pour qu'elles puissent mieux « te défendre contre tes ennemis. »

Le troisieme dit ensuite:

« Regarde le fleuve qui traverse notre con- « trée; là où il est impétueux et rapide, après « avoir tout renversé, il se dissipe et se divise « au point que les femmes le traversent à pied. « Mais si tu le regardes dans les lieux où il est « doux et tranquille, il grossit lentement ses « eaux, il est respecté des nations, et il arrête « les armées. »

Depuis ce temps ces peuples furent les plus fideles sujets de la Bactriane.

Cependant le roi de Médie apprit qu'Arsace régnoit dans la Bactriane. Le souvenir de l'affront qu'il avoit reçu se réveilla dans son cœur. Il avoit résolu de lui faire la guerre. Il demanda le secours du roi d'Hircanie.

« Joignez-vous avec moi, lui écrivit-il; « poursuivons une vengeance commune. Le « ciel vous destinoit la reine de Bactriane; un « de mes sujets vous l'a ravie: venez la conquérir. »

Le roi d'Hircanie lui fit cette réponse:

« Je serois aujourd'hui en servitude chez « les Bactriens si je n'avois trouvé des ennemis « généreux. Je rends graces au ciel de ce qu'il

« a voulu que mon regne commençât par des « malheurs. L'adversité est notre mere; la « prospérité n'est que notre marâtre. Vous me « proposez des querelles qui ne sont pas celles « des rois. Laissons jouir le roi et la reine de « Bactriane du bonheur de se plaire et de s'ai- « mer. »

FIN D'ARSACE ET ISMÉNIE.

LE TEMPLE DE GNIDE.

. . . . . Non murmura vestra, columbæ,
Brachia non hederæ, non vincant oscula conchæ.

FRAGMENT D'UN ÉPITHALAME
DE L'EMPEREUR GALLIEN.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

Un ambassadeur de France à la Porte ottomane, connu par son goût pour les lettres, ayant acheté plusieurs manuscrits grecs, il les porta en France. Quelques uns de ces manuscrits m'étant tombés entre les mains, j'y ai trouvé l'ouvrage dont je donne ici la traduction.

Peu d'auteurs grecs sont venus jusqu'à nous, soit qu'ils aient péri dans la ruine des bibliotheques ou par la négligence des familles qui les possédoient.

Nous recouvrons de temps en temps quelques pieces de ces trésors. On a trouvé des ouvrages jusque dans les tombeaux de leurs auteurs; et, ce qui est à-peu-près la même chose, on a trouvé celui-ci parmi les livres d'un évêque grec.

On ne sait ni le nom de l'auteur ni le temps

auquel il a vécu : tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il n'est pas antérieur à Sapho, puisqu'il en parle dans son ouvrage.

Quant à ma traduction, elle est fidele : j'ai cru que les beautés qui n'étoient point dans mon auteur n'étoient point des beautés, et j'ai souvent quitté l'expression la moins vive pour prendre celle qui exprimoit mieux sa pensée.

J'ai été encouragé à cette traduction par le succès qu'a eu celle du Tasse. Celui qui l'a faite ne trouvera pas mauvais que je coure la même carriere que lui : il s'y est distingué d'une maniere à ne rien craindre de ceux même à qui il a donné le plus d'émulation.

Ce petit roman est une espece de tableau où l'on a peint avec choix les objets les plus agréables. Le public y a trouvé des idées riantes, une certaine magnificence dans les descriptions, et de la naïveté dans les sentiments.

Il y a trouvé un caractere original qui a fait demander aux critiques quel en étoit le modele ; ce qui devient un grand éloge lorsque l'ouvrage n'est pas méprisable d'ailleurs.

Quelques savants n'y ont point reconnu ce qu'ils appellent l'art. Il n'est point, disent-ils, selon les règles. Mais si l'ouvrage a plu, vous vous verrez que le cœur ne leur a pas dit toutes les regles.

Un homme qui se mêle de traduire ne souffre point patiemment que l'on n'estime pas son auteur autant qu'il l'a fait; et j'avoue que ces messieurs m'ont mis dans une furieuse colere: mais je les prie de laisser les jeunes gens juger d'un livre qui, en quelque langue qu'il ait été écrit, a certainement été fait pour eux. Je les prie de ne point les troubler dans leurs décisions. Il n'y a que des têtes bien frisées et bien poudrées qui connoissent tout le mérite du *Temple de Gnide.*

A l'égard du beau sexe, à qui je dois le peu de moments heureux que je puis compter dans ma vie, je souhaite de tout mon cœur que cet ouvrage puisse lui plaire. Je l'adore encore; et s'il n'est plus l'objet de mes occupations, il l'est de mes regrets.

Que si les gens graves desiroient de moi

quelques ouvrages moins frivoles, je suis en état de les satisfaire. Il y a trente ans que je travaille à un livre de douze pages qui doit contenir tout ce que nous savons sur la métaphysique, la politique, et la morale, et tout ce que de très grands auteurs ont oublié dans les volumes qu'ils ont donnés sur ces sciences-là.

LE TEMPLE DE GNIDE.

PREMIER CHANT.

Vénus préfere le séjour de Gnide à celui de Paphos et d'Amathonte. Elle ne descend point de l'Olympe sans venir parmi les Gnidiens. Elle a tellement accoutumé ce peuple heureux à sa vue qu'il ne sent plus cette horreur sacrée qu'inspire la présence des dieux. Quelquefois elle se couvre d'un nuage; et on la reconnoît à l'odeur divine qui sort de ses cheveux parfumés d'ambrosie.

La ville est au milieu d'une contrée sur laquelle les dieux ont versé leurs bienfaits à pleines mains: on y jouit d'un printemps éternel; la terre, heureusement fertile, y prévient tous les souhaits; les troupeaux y paissent sans nombre; les vents semblent n'y régner que pour répandre par-tout l'esprit des fleurs; les oiseaux y chantent sans cesse, vous diriez que les bois sont harmonieux; les ruisseaux murmurent dans les plaines; une chaleur

douce fait tout éclore; l'air ne s'y respire qu'avec la volupté.

Auprès de la ville est le palais de Vénus: Vulcain lui-même en a bâti les fondements; il travailla pour son infidele quand il voulut lui faire oublier le cruel affront qu'il lui fit devant les dieux.

Il me seroit impossible de donner une idée des charmes de ce palais; il n'y a que les Graces qui puissent décrire les choses qu'elles ont faites. L'or, l'azur, les rubis, les diamants, y brillent de toutes parts: mais j'en peinds les richesses et non pas les beautés.

Les jardins en sont enchantés: Flore et Pomone en ont pris soin; leurs nymphes les cultivent. Les fruits y renaissent sous la main qui les cueille; les fleurs succedent aux fruits. Quand Vénus s'y promene, entourée de ses Gnidiennes, vous diriez que dans leurs jeux folâtres elles vont détruire ces jardins délicieux; mais, par une vertu secrete, tout se répare en un instant.

Vénus aime à voir les danses naïves des filles de Gnide: ses nymphes se confondent avec elles. La déesse prend part à leurs jeux, elle se dépouille de sa majesté: assise au milieu d'elles, elle voit régner dans leur cœur la joie et l'innocence.

On découvre de loin une grande prairie toute parée de l'émail des fleurs: le berger vient les cueillir avec sa bergere; mais celle qu'elle a trouvée est toujours la plus belle, et il croit que Flore l'a faite exprès.

Le fleuve Céphée arrose cette prairie et y fait mille détours. Il arrête les bergeres fugitives; il faut qu'elles donnent le tendre baiser qu'elles avoient promis.

Lorsque les nymphes approchent de ses bords, il s'arrête, et ses flots qui fuyoient trouvent des flots qui ne fuient plus. Mais lorsqu'une d'elles se baigne il est plus amoureux encore; ses eaux tournent autour d'elle; quelquefois il se souleve pour l'embrasser mieux; il l'enleve, il fuit, il l'entraîne. Ses compagnes timides commencent à pleurer; mais il la soutient sur ses flots; et, chargé d'un fardeau si cher, il la promene sur sa plaine liquide; enfin, désespéré de la quitter, il la porte lentement sur le rivage, et console ses compagnes.

A côté de la prairie est un bois de myrte dont les routes font mille détours. Les amants viennent s'y conter leurs peines; l'Amour, qui les amuse, les conduit par des routes toujours plus secretes.

Non loin de là est un bois antique et sacré

où le jour n'entre qu'à peine; des chênes qui semblent immortels portent au ciel une tête, qui se dérobe aux yeux. On y sent une frayeur religieuse: vous diriez que c'étoit la demeure des dieux lorsque les hommes n'étoient pas encore sortis de la terre.

Quand on a trouvé la lumiere du jour, on monte une petite colline, sur laquelle est le temple de Vénus: l'univers n'a rien de plus saint ni de plus sacré que ce lieu.

Ce fut dans ce temple que Vénus vit pour la premiere fois Adonis: le poison coula au cœur de la déesse. Quoi! dit-elle, j'aimerois un mortel! Hélas! je sens que je l'adore. Qu'on ne m'adresse plus de vœux, il n'y a plus à Gnide d'autre dieu qu'Adonis.

Ce fut dans ce lieu qu'elle appela les Amours lorsque, piquée d'un défi téméraire, elle les consulta. Elle étoit en doute si elle s'exposeroit nue aux regards du berger troyen. Elle cacha sa ceinture sous ses cheveux; ses nymphes la parfumerent; elle monta sur son char traîné par des cygnes, et arriva dans la Phrygie. Le berger balançoit entre Junon et Pallas; il la vit, et ses regards errerent et moururent. La pomme d'or tomba aux pieds de la déesse; il voulut parler, et son désordre décida.

Ce fut dans ce temple que la jeune Psyché

vint avec sa mere lorsque l'Amour, qui voloit autour des lambris dorés, fut surpris lui-même par un de ses regards. Il sentit tous les maux qu'il fait souffrir. C'est ainsi, dit-il, que je blesse; je ne puis soutenir mon arc ni mes fleches. Il tomba sur le sein de Psyché. Ah! dit-il, je commence à sentir que je suis le dieu des plaisirs.

Lorsqu'on entre dans ce temple, on sent dans le cœur un charme secret qu'il est impossible d'exprimer; l'ame est saisie de ces ravissements que les dieux ne sentent eux-mêmes que lorsqu'ils sont dans la demeure céleste.

Tout ce que la nature a de riant est joint à tout ce que l'art a pu imaginer de plus noble et de plus digne des dieux.

Une main, sans doute immortelle, l'a partout orné de peintures qui semblent respirer. On y voit la naissance de Vénus, le ravissement des dieux qui la virent, son embarras de se voir toute nue, et cette pudeur qui est la premiere des graces.

On y voit les amours de Mars et de la déesse. Le peintre a représenté le dieu sur son char, fier et même terrible: la Renommée vole autour de lui; la Peur et la Mort marchent devant ses coursiers couverts d'écume; il entre dans la mêlée, et une poussiere épaisse com-

mence à le dérober. D'un autre côté on le voit couché languissamment sur un lit de roses; il sourit à Vénus: vous ne le reconnoissez qu'à quelques traits divins qui restent encore. Les Plaisirs font des guirlandes dont ils lient les deux amants: leurs yeux semblent se confondre; ils soupirent; et, attentifs l'un à l'autre, ils ne regardent pas les Amours qui se jouent autour d'eux.

Dans un appartement séparé le peintre a représenté les noces de Vénus et de Vulcain: toute la cour céleste y est assemblée. Le dieu paroît moins sombre, mais aussi pensif qu'à l'ordinaire. La déesse regarde d'un air froid la joie commune; elle lui donne négligemment une main qui semble se dérober; elle retire de dessus lui des regards qui portent à peine, et se tourne du côté des Graces.

Dans un autre tableau on voit Junon qui fait la cérémonie du mariage. Vénus prend la coupe pour jurer à Vulcain une fidélité éternelle: les dieux sourient, et Vulcain l'écoute avec plaisir.

De l'autre côté on voit le dieu impatient qui entraîne sa divine épouse: elle fait tant de résistance que l'on croiroit que c'est la fille de Cérès que Pluton va ravir, si l'œil qui voit Vénus pouvoit jamais se tromper.

Plus loin de là on le voit qui l'enleve pour l'emporter sur le lit nuptial. Les dieux suivent en foule : la déesse se débat et veut échapper des bras qui la tiennent. Sa robe fuit ses genoux, la toile vole ; mais Vulcain répare ce beau désordre, plus attentif à la cacher qu'ardent à la ravir.

Enfin on le voit qui vient de la poser sur le lit que l'Hymen a préparé : il l'enferme dans les rideaux, et il croit l'y tenir pour jamais. La troupe importune se retire : il est charmé de la voir s'éloigner. Les déesses jouent entre elles : mais les dieux paroissent tristes ; et la tristesse de Mars a quelque chose d'aussi sombre que la noire jalousie.

Charmée de la magnificence de son temple, la déesse elle-même y a voulu établir son culte : elle en a réglé les cérémonies, institué les fêtes ; et elle y est en même temps la divinité et la prêtresse.

Le culte qu'on lui rend presque par toute la terre est plutôt une profanation qu'une religion. Elle a des temples où toutes les filles de la ville se prostituent en son honneur, et se font une dot des profits de leur dévotion. Elle en a où chaque femme mariée va une fois en sa vie se donner à celui qui la choisit, et jette dans le sanctuaire l'argent qu'elle a reçu. Il y

en a d'autres où les courtisanes de tous les pays, plus honorées que les matrones, vont porter leurs offrandes. Il y en a enfin où les hommes se font eunuques, et s'habillent en femmes pour servir dans le sanctuaire, consacrant à la déesse et le sexe qu'ils n'ont plus et celui qu'ils ne peuvent pas avoir.

Mais elle a voulu que le peuple de Gnide eût un culte plus pur et lui rendît des honneurs plus dignes d'elle. Là, les sacrifices sont des soupirs, et les offrandes un cœur tendre. Chaque amant adresse ses vœux à sa maîtresse, et Vénus les reçoit pour elle.

Par-tout où se trouve la beauté on l'adore comme Vénus même; car la beauté est aussi divine qu'elle.

Les cœurs amoureux viennent dans ce temple; ils vont embrasser les autels de la Fidélité et de la Constance.

Ceux qui sont accablés des rigueurs d'une cruelle y viennent soupirer: ils sentent diminuer leurs tourments; ils trouvent dans leur cœur la flatteuse espérance.

La déesse, qui a promis de faire le bonheur des vrais amants, le mesure toujours à leurs peines.

La jalousie est une passion qu'on peut avoir, mais qu'on doit taire. On adore en secret les

caprices de sa maîtresse, comme on adore les décrets des dieux, qui deviennent plus justes lorsqu'on ose s'en plaindre.

On met au rang des faveurs divines le feu, les transports de l'amour, et la fureur même; car moins on est maître de son cœur, plus il est à la déesse.

Ceux qui n'ont point donné leur cœur sont des profanes qui ne peuvent pas entrer dans le temple: ils adressent de loin leurs vœux à la déesse, et lui demandent de les délivrer de cette liberté, qui n'est qu'une impuissance de former des desirs.

La déesse inspire aux filles de la modestie: cette qualité charmante donne un nouveau prix à tous les trésors qu'elle cache.

Mais jamais, dans ces lieux fortunés, elles n'ont rougi d'une passion sincere, d'un sentiment naïf, d'un aveu tendre.

Le cœur fixe toujours lui-même le moment auquel il doit se rendre; mais c'est une profanation de se rendre sans aimer.

L'Amour est attentif à la félicité des Gnidiens: il choisit les traits dont il les blesse. Lorsqu'il voit une amante affligée, accablée des rigueurs d'un amant, il prend une fleche trempée dans les eaux du fleuve d'oubli. Quand il voit deux amants qui commencent à s'aimer,

il tire sans cesse sur eux de nouveaux traits. Quand il en voit dont l'amour s'affoiblit, il le fait soudain renaître ou mourir; car il épargne toujours les derniers jours d'une passion languissante. On ne passe point par les dégoûts avant de cesser d'aimer, mais de plus grandes douceurs font oublier les moindres.

L'Amour a ôté de son carquois les traits cruels dont il blessa Phedre et Ariane, qui, mêlés d'amour et de haine, servent à montrer sa puissance, comme la foudre sert à faire connoître l'empire de Jupiter.

A mesure que le dieu donne le plaisir d'aimer, Vénus y joint le bonheur de plaire.

Les filles entrent chaque jour dans le sanctuaire pour faire leur priere à Vénus. Elles y expriment des sentiments naïfs comme le cœur qui les fait naître. Reine d'Amathonte, disoit l'une d'elles, ma flamme pour Tirsis est éteinte: je ne te demande pas de me rendre mon amour; fais seulement qu'Ixiphile m'aime.

Une autre disoit tout bas : Puissante déesse, donne-moi la force de cacher quelque temps mon amour à mon berger, pour augmenter le prix de l'aveu que je veux lui en faire.

Déesse de Cythere, disoit une autre, je cherche la solitude; les jeux de mes compa-

gnes ne me plaisent plus: j'aime peut-être. Ah! si j'aime quelqu'un, ce ne peut être que Daphnis.

Dans les jours de fêtes, les filles et les jeunes garçons viennent réciter des hymnes en l'honneur de Vénus; souvent ils chantent sa gloire en chantant leurs amours.

Un jeune Gnidien, qui tenoit par la main sa maîtresse, chantoit ainsi: Amour, lorsque tu vis Psyché, tu te blessas sans doute des mêmes traits dont tu viens de blesser mon cœur: ton bonheur n'est pas différent du mien; car tu sentois mes feux, et moi j'ai senti tes plaisirs.

J'ai vu tout ce que je décris.... J'ai été à Gnide, j'y ai vu Thémire, et je l'ai aimée; je l'ai vue encore, et je l'ai aimée davantage. Je resterai toute ma vie à Gnide avec elle; et je serai le plus heureux des mortels.

Nous irons dans le temple, et jamais il n'y sera entré un amant si fidele; nous irons dans le palais de Vénus, et je croirai que c'est le palais de Thémire; j'irai dans la prairie, et je cueillerai des fleurs que je mettrai sur son sein. Peut-être que je pourrai la conduire dans le bocage où tant de routes vont se confondre; et quand elle sera égarée... L'Amour qui m'inspire me défend de révéler ses mysteres.

SECOND CHANT.

Il y a à Gnide un antre sacré que les nymphes habitent, où la déesse rend ses oracles; la terre ne mugit point sous ses pieds; les cheveux ne se dressent point sur la tête: il n'y a point de prêtresse comme à Delphes, où Apollon agite la Pythie; mais Vénus elle-même écoute les mortels sans se jouer de leurs espérances ni de leurs craintes.

Une coquette de l'isle de Crete étoit venue à Gnide: elle marchoit entourée de tous les jeunes Gnidiens; elle sourioit à l'un, parloit à l'oreille à l'autre, soutenoit son bras sur un troisieme, crioit à deux autres de la suivre. Elle étoit belle, et parée avec art; le son de sa voix étoit imposteur comme ses yeux. O ciel! que d'alarmes ne causa-t-elle point aux vraies amantes! Elle se présenta à l'oracle aussi fiere que les déesses; mais soudain nous entendîmes une voix qui sortoit du sanctuaire: Perfide, comment oses-tu porter tes artifices jusque dans les lieux où je regne avec la candeur? Je vais te punir d'une maniere cruelle: je t'ôterai tes charmes; mais je te laisserai le cœur comme il est. Tu appelleras tous les hommes que tu

verras, ils te fuiront comme une ombre plaintive, et tu mourras accablée de refus et de mépris.

Une courtisane de Nocrétis vint ensuite toute brillante des dépouilles de ses amants. Va, dit la déesse, tu te trompes si tu crois faire la gloire de mon empire: ta beauté fait voir qu'il y a des plaisirs, mais elle ne les donne pas. Ton cœur est comme le fer, et quand tu verrois mon fils même, tu ne saurois l'aimer. Va prodiguer tes faveurs aux hommes lâches qui les demandent et qui s'en dégoûtent; va leur montrer des charmes que l'on voit soudain et que l'on perd pour toujours: tu n'es propre qu'à faire mépriser ma puissance.

Quelque temps après vint un homme riche qui levoit les tributs du roi de Lydie. Tu me demandes, dit la déesse, une chose que je ne saurois faire, quoique je sois la déesse de l'amour. Tu achetes des beautés pour les aimer; mais tu ne les aimes pas parceque tu les achetes: tes trésors ne seront point inutiles, ils serviront à te dégoûter de tout ce qu'il y a de plus charmant dans la nature.

Un jeune homme de Doride, nommé Aristée, se présenta ensuite. Il avoit vu à Gnide la charmante Camille, il en étoit éperduement

amoureux, il sentoit tout l'excès de son amour, et il venoit demander à Vénus qu'il pût l'aimer davantage.

Je connois ton cœur, lui dit la déesse; tu sais aimer; j'ai trouvé Camille digne de toi: j'aurois pu la donner au plus grand roi du monde; mais les rois la méritent moins que les bergers.

Je parus ensuite avec Thémire. La déesse me dit: Il n'y a point dans mon empire de mortel qui me soit plus soumis que toi; mais que veux-tu que je fasse? Je ne saurois te rendre plus amoureux, ni Thémire plus charmante. Ah! lui dis-je, grande déesse, j'ai mille graces à vous demander: faites que Thémire ne pense qu'à moi; qu'elle ne voie que moi; qu'elle se réveille en songeant à moi; qu'elle craigne de me perdre quand je suis présent; qu'elle m'espere dans mon absence; que, toujours charmée de me voir, elle regrette encore tous les moments qu'elle a passés sans moi.

TROISIEME CHANT.

Il y a à Gnide des jeux sacrés qui se renouvellent tous les ans: les femmes y viennent de toutes parts disputer le prix de la beauté. Là, les bergeres sont confondues avec les filles des rois, car la beauté seule y porte les marques de l'empire. Vénus y préside elle-même; elle décide sans balancer; elle sait bien quelle est la mortelle heureuse qu'elle a le plus favorisée.

Hélene remporta ce prix plusieurs fois; elle triompha lorsque Thésée l'eut ravie; elle triompha lorsqu'elle eut été enlevée par le fils de Priam; elle triompha enfin lorsque les dieux l'eurent rendue à Ménélas après dix ans d'espérance. Ainsi ce prince, au jugement de Vénus même, se vit aussi heureux époux que Thésée et Pâris avoient été heureux amants.

Il vint trente filles de Corinthe, dont les cheveux tomboient à grosses boucles sur les épaules. Il en vint dix de Salamine, qui n'avoient encore vu que treize fois le cours du soleil. Il en vint quinze de l'isle de Lesbos; et elles se disoient l'une à l'autre: Je me sens tout émue; il n'y a rien de si charmant que

vous; si Vénus vous voit des mêmes yeux que moi, elle vous couronnera au milieu de toutes les beautés de l'univers.

Il vint cinquante femmes de Milet. Rien n'approchoit de la blancheur de leur teint et de la régularité de leurs traits; tout faisoit voir ou promettoit un beau corps; et les dieux qui les formerent n'auroient rien fait de plus digne d'eux s'ils n'avoient pas plus cherché à leur donner des perfections que des graces.

Il vint cent femmes de l'isle de Chypre. Nous avons, disoient-elles, passé notre jeunesse dans le temple de Vénus; nous lui avons consacré notre virginité et notre pudeur même; nous ne rougissons point de nos charmes; nos manieres, quelquefois hardies, et toujours libres, doivent nous donner de l'avantage sur une pudeur qui s'alarme sans cesse.

Je vis les filles de la superbe Lacédémone; leur robe étoit ouverte par les côtés depuis la ceinture de la maniere la plus immodeste; et cependant elles faisoient les prudes, et soutenoient qu'elles ne violoient la pudeur que par amour pour la patrie.

Mer fameuse par tant de naufrages, vous savez conserver des dépôts précieux. Vous vous calmâtes lorsque le navire Argo porta la

toison d'or sur votre plaine liquide: et lorsque cinquante beautés sont parties de Colchos et se sont confiées à vous, vous vous êtes courbée sous elles.

Je vis aussi Oriane, semblable aux déesses; toutes les beautés de Lydie entouroient leur reine. Elle avoit envoyé devant elle cent jeunes filles qui avoient présenté à Vénus une offrande de deux cents talents. Candaule étoit venu lui-même, plus distingué par son amour que par la pourpre royale: il passoit les jours et les nuits à dévorer de ses regards les charmes d'Oriane; ses yeux erroient sur son beau corps, et ses yeux ne se lassoient jamais. Hélas! disoit-il, je suis heureux, mais c'est une chose qui n'est sue que de Vénus et de moi: mon bonheur seroit plus grand s'il donnoit de l'envie. Belle reine, quittez ces vains ornements, faites tomber cette toile importune; montrez-vous à l'univers; laissez le prix de la beauté, et demandez des autels.

Auprès de là étoient vingt Babyloniennes; elles avoient des robes de pourpre brodées d'or: elles croyoient que leur luxe augmentoit leur prix. Il y en avoit deux qui portoient, pour preuve de leur beauté, les richesses qu'elle leur avoit fait acquérir.

Plus loin, je vis cent femmes d'Egypte qui

avoient les yeux et les cheveux noirs; leurs maris étoient auprès d'elles, et ils disoient: Les lois nous soumettent à vous en l'honneur d'Isis; mais votre beauté a sur nous un empire plus fort que celui des lois: nous vous obéissons avec le même plaisir que l'on obéit aux dieux; nous sommes les plus heureux esclaves de l'univers.

Le devoir vous répond de notre fidélité; mais il n'y a que l'amour qui puisse nous promettre la vôtre.

Soyez moins sensibles à la gloire que vous acquérez à Gnide qu'aux hommages que vous pouvez trouver dans votre maison auprès d'un mari tranquille, qui, pendant que vous vous occupez des affaires du dehors, doit attendre dans le sein de votre famille le cœur que vous lui rapportez.

Il vint des femmes de cette ville puissante qui envoie ses vaisseaux au bout de l'univers; les ornements fatiguoient leur tête superbe; toutes les parties du monde sembloient avoir contribué à leur parure.

Dix beautés vinrent des lieux où commence le jour; elles étoient filles de l'Aurore, et, pour la voir, elles se levoient tous les jours avant elle. Elles se plaignoient du Soleil, qui faisoit disparoître leur mere; elles se plaignoient de

leur mere, qui ne se montroit à elles que comme au reste des mortels.

Je vis sous une tente une reine d'un peuple des Indes; elle étoit entourée de ses filles, qui déja faisoient espérer les charmes de leur mere: des eunuques la servoient, et leurs yeux regardoient la terre; car, depuis qu'ils avoient respiré l'air de Gnide, ils avoient senti redoubler leur affreuse mélancolie.

Les femmes de Cadix, qui sont aux extrémités de la terre, disputerent aussi le prix. Il n'y a point de pays dans l'univers où une belle ne reçoive des hommages; mais il n'y a que les plus grands hommages qui puissent appaiser l'ambition d'une belle.

Les filles de Gnide parurent ensuite: belles sans ornement, elles avoient des graces au lieu de perles et de rubis. On ne voyoit sur leur tête que les présents de Flore; mais ils y étoient plus dignes des embrassements de Zéphyre. Leur robe n'avoit d'autre mérite que celui de marquer une taille charmante et d'avoir été filée de leurs propres mains.

Parmi toutes ces beautés on ne vit point la jeune Camille; elle avoit dit: Je ne veux point disputer le prix de la beauté, il me suffit que mon cher Aristée me trouve belle.

Diane rendoit ces jeux célebres par sa pré-

sence. Elle n'y venoit point disputer le prix; car les déesses ne se comparent point aux mortelles. Je la vis seule, elle étoit belle comme Vénus; je la vis auprès de Vénus, elle n'étoit plus que Diane.

Il n'y eut jamais un si grand spectacle: les peuples étoient séparés des peuples; les yeux erroient de pays en pays, depuis le couchant jusqu'à l'aurore; il sembloit que Gnide fût tout l'univers.

Les dieux ont partagé la beauté entre les nations, comme la nature l'a partagée entre les déesses. Là on voyoit la beauté fiere de Pallas, ici la grandeur et la majesté de Junon, plus loin la simplicité de Diane, la délicatesse de Thétis, le charme des Graces et quelquefois le sourire de Vénus.

Il sembloit que chaque peuple eût une maniere particuliere d'exprimer sa pudeur, et que toutes ces femmes voulussent se jouer des yeux; car les unes découvroient la gorge et cachoient leurs épaules; les autres montroient les épaules et couvroient la gorge; celles qui vous déroboient le pied vous payoient par d'autres charmes; et là on rougissoit de ce qu'ici on appeloit bienséance.

Les dieux sont si charmés de Thémire qu'ils ne la regardent jamais sans sourire de leur

ouvrage. De toutes les déesses il n'y a que Vénus qui la voie avec plaisir, et que les dieux ne raillent point d'un peu de jalousie.

Comme on remarque une rose au milieu des fleurs qui naissent dans l'herbe, on distingua Thémire de tant de belles: elles n'eurent pas le temps d'être ses rivales; elles furent vaincues avant de la craindre. Dès qu'elle parut Vénus ne regarda qu'elle. Elle appela les Graces: Allez la couronner, leur dit-elle; de toutes les beautés que je vois, c'est la seule qui vous ressemble.

QUATRIEME CHANT.

PENDANT que Thémire étoit occupée avec ses compagnes au culte de la déesse, j'entrai dans un bois solitaire; j'y trouvai le tendre Aristée. Nous nous étions vus le jour que nous allâmes consulter l'oracle; c'en fut assez pour nous engager à nous entretenir: car Vénus met dans le cœur, en la présence d'un habitant de Gnide, le charme secret que trouvent deux amis lorsqu'après une longue absence ils sentent dans leurs bras le doux objet de leurs inquiétudes.

Ravis l'un de l'autre, nous sentîmes que notre cœur se donnoit: il sembloit que la tendre amitié étoit descendue du ciel pour se placer au milieu de nous. Nous nous racontâmes mille choses de notre vie. Voici à-peu-près ce que je lui dis.

Je suis né à Sybaris, où mon pere Antiloque étoit prêtre de Vénus. On ne met point dans cette ville de différence entre les voluptés et les besoins; on bannit tous les arts qui pourroient troubler un sommeil tranquille; on donne des prix, aux dépens du public, à ceux qui peuvent découvrir des voluptés nou-

velles; les citoyens ne se souviennent que des bouffons qui les ont divertis, et ont perdu la mémoire des magistrats qui les ont gouvernés.

On y abuse de la fertilité du terroir qui y produit une abondance éternelle; et les faveurs des dieux sur Sybaris ne servent qu'à encourager le luxe et la mollesse.

Les hommes sont si efféminés, leur parure est si semblable à celle des femmes, ils composent si bien leur teint, ils se frisent avec tant d'art, ils emploient tant de temps à se corriger à leur miroir, qu'il semble qu'il n'y ait qu'un sexe dans la ville.

Les femmes se livrent au lieu de se rendre; chaque jour voit finir les desirs et les espérances de chaque jour; on ne sait ce que c'est que d'aimer et d'être aimé, on n'est occupé que de ce qu'on appelle si faussement jouir.

Les faveurs n'y ont que leur réalité propre; et toutes ces circonstances qui les accompagnent si bien, tous ces riens qui sont d'un si grand prix, ces engagements qui paroissent toujours plus grands, ces petites choses qui valent tant, tout ce qui prépare un heureux moment, tant de conquêtes au lieu d'une, tant de jouissances avant la derniere; tout cela est inconnu à Sybaris.

Encore si elles avoient la moindre modestie, cette foible image de la vertu pourroit plaire: mais non; les yeux sont accoutumés à tout voir, et les oreilles à tout entendre.

Bien loin que la multiplicité des plaisirs donne aux Sybarites plus de délicatesse, ils ne peuvent plus distinguer un sentiment d'avec un sentiment.

Ils passent leur vie dans une joie purement extérieure: ils quittent un plaisir qui leur déplaît pour un plaisir qui leur déplaira encore; tout ce qu'ils imaginent est un nouveau sujet de dégoût.

Leur ame, incapable de sentir les plaisirs, semble n'avoir de délicatesse que pour les peines: un citoyen fut fatigué toute une nuit d'une rose qui s'étoit repliée dans son lit.

La mollesse a tellement affoibli leurs corps, qu'ils ne sauroient remuer les moindres fardeaux; ils peuvent à peine se soutenir sur leurs pieds; les voitures les plus douces les font évanouir; lorsqu'ils sont dans les festins, l'estomac leur manque à tous les instants.

Ils passent leur vie sur des sieges renversés, sur lesquels ils sont obligés de se reposer tout le jour, sans s'être fatigués; ils sont brisés quand ils vont languir ailleurs.

Incapables de porter le poids des armes, timides devant leurs concitoyens, lâches devant les étrangers, ils sont des esclaves tout prêts pour le premier maître.

Dès que je sus penser, j'eus du dégoût pour la malheureuse Sybaris. J'aime la vertu, et j'ai toujours craint les dieux immortels. Non, disois-je, je ne respirerai pas plus long-temps cet air empoisonné; tous ces esclaves de la mollesse sont faits pour vivre dans leur patrie, et moi pour la quitter.

J'allai pour la derniere fois au temple; et, m'approchant des autels où mon pere avoit tant de fois sacrifié: Grande déesse, dis-je à haute voix, j'abandonne ton temple et non pas ton culte: en quelque lieu de la terre que je sois, je ferai fumer pour toi de l'encens; mais il sera plus pur que celui qu'on t'offre à Sybaris.

Je partis, et j'arrivai en Crete. Cette isle est toute pleine des monuments de la fureur de l'Amour. On y voit le taureau d'airain, ouvrage de Dédale pour tromper ou pour satisfaire les égarements de Pasiphaé; le labyrinthe, dont l'Amour seul sut éluder l'artifice; le tombeau de Phedre, qui étonna le soleil comme avoit fait sa mere; et le temple

d'Ariane, qui, désolée dans les déserts, abandonnée par un ingrat, ne se repentoit pas encore de l'avoir suivi.

On y voit le palais d'Idoménée, dont le retour ne fut pas plus heureux que celui des autres capitaines grecs; car ceux qui échapperent aux dangers d'un élément colere trouverent leur maison plus funeste encore. Vénus irritée leur fit embrasser des épouses perfides, et ils moururent de la main qu'ils croyoient la plus chere.

Je quittai cette isle si odieuse à une déesse qui devoit faire quelque jour la félicité de ma vie.

Je me rembarquai, et la tempête me jeta à Lesbos. C'est encore une isle peu chérie de Vénus: elle a ôté la pudeur du visage des femmes, la foiblesse de leur corps, et la timidité de leur ame. Grande Vénus, laisse brûler les femmes de Lesbos d'un feu légitime; épargne à la nature humaine tant d'horreur.

Mitylene est la capitale de Lesbos; c'est la patrie de la tendre Sapho. Immortelle comme les Muses, cette fille infortunée brûle d'un feu qu'elle ne peut éteindre. Odieuse à elle-même, trouvant ses ennuis dans ses charmes, elle hait son sexe, et le cherche toujours. Comment, dit-elle, une flamme si vaine peut-

elle être si cruelle? Amour, tu es cent fois plus redoutable quand tu te joues que quand tu t'irrites.

Enfin je quittai Lesbos; et le sort me fit trouver une isle plus profane encore; c'étoit celle de Lemnos. Vénus n'y a point de temple, jamais les Lemniens ne lui adresserent de vœux: Nous rejetons, disent-ils, un culte qui amollit les cœurs. La déesse les en a souvent punis; mais, sans expier leur crime, ils en portent la peine; toujours plus impies à mesure qu'ils sont plus affligés.

Je me remis en mer, cherchant toujours quelque terre chérie des dieux; les vents me porterent à Delos. Je restai quelques mois dans cette isle sacrée; mais, soit que les dieux nous préviennent quelquefois sur ce qui nous arrive, soit que notre ame retienne de la divinité dont elle est émanée quelque foible connoissance de l'avenir, je sentis que mon destin, que mon bonheur même, m'appeloient dans un autre pays.

Une nuit que j'étois dans cet état tranquille où l'ame, plus à elle-même, semble être délivrée de la chaîne qui la tient assujétie, il m'apparut: je ne sus pas d'abord si c'étoit une mortelle ou une déesse. Un charme secret étoit répandu sur toute sa personne: elle n'é-

toit point belle comme Vénus, mais elle étoit ravissante comme elle: tous ses traits n'étoient point réguliers, mais ils enchantoient tous ensemble: vous n'y trouviez point ce qu'on admire, mais ce qui pique: ses cheveux tomboient négligemment sur ses épaules, mais cette négligence étoit heureuse: sa taille étoit charmante; elle avoit cet air que la nature donne seule, et dont elle cache le secret aux peintres mêmes. Elle vit mon étonnement, elle en sourit. Dieux! quel souris! Je suis, me dit-elle d'une voix qui pénétroit le cœur, la seconde des Graces: Vénus qui m'envoie veut te rendre heureux; mais il faut que tu ailles l'adorer dans son temple de Gnide. Elle fuit, mes bras la suivirent, mon songe s'envola avec elle; il ne me resta qu'un doux regret de ne la plus voir, mêlé du plaisir de l'avoir vue.

Je quittai donc l'isle de Délos; j'arrivai à Gnide. Je puis dire que d'abord je respirai l'amour: je sentis, je ne puis pas bien exprimer ce que je sentis: je n'aimois pas encore, mais je cherchois à aimer; mon cœur s'échauffoit comme dans la présence de quelque beauté divine. J'avançai, et je vis de loin de jeunes filles qui jouoient dans la prairie; je fus d'abord entraîné vers elles. Insensé que

je suis, disois-je, j'ai sans aimer tous les égarements de l'amour; mon cœur vole déja vers des objets inconnus, et ces objets lui donnent de l'inquiétude. J'approchai; je vis la charmante Thémire: sans doute que nous étions faits l'un pour l'autre; je ne regardai qu'elle, et je crois que je serois mort de douleur si elle n'avoit tourné sur moi quelques regards. Grande Vénus, m'écriai-je, puisque vous devez me rendre heureux, faites que ce soit avec cette bergere; je renonce à toutes les autres beautés, elle seule peut remplir vos promesses et tous les vœux que je ferai jamais.

CINQUIEME CHANT.

Je parlois encore au jeune Aristée de mes tendres amours; ils lui firent soupirer les siens. Je soulageai son cœur en le priant de me les raconter. Voici ce qu'il me dit : je n'oublierai rien, car je suis inspiré par le même dieu qui le faisoit parler.

Dans tout ce récit vous ne trouverez rien que de très simple : mes aventures ne sont que les sentiments d'un cœur tendre, que mes plaisirs, que mes peines; et comme mon amour pour Camille fait le bonheur, il fait aussi toute l'histoire de ma vie.

Camille est fille d'un des principaux habitants de Guide; elle est belle, elle a une physionomie qui va se peindre dans tous les cœurs : les femmes qui font des souhaits demandent aux dieux les graces de Camille; les hommes qui la voient veulent la voir toujours, ou craignent de la voir encore.

Elle a une taille charmante, un air noble mais modeste, des yeux vifs et tout prêts à être tendres, des traits faits exprès l'un pour l'autre, des charmes invisiblement assortis pour la tyrannie des cœurs.

Camille ne cherche point à se parer, mais elle est mieux parée que les autres femmes.

Elle a un esprit que la nature refuse presque toujours aux belles. Elle se prête également aux sérieux et à l'enjouement: si vous voulez, elle pensera sensément; si vous voulez, elle badinera comme les Graces.

Plus on a d'esprit, plus on en trouve à Camille. Elle a quelque chose de si naïf, qu'il semble qu'elle ne parle que le langage du cœur. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, a les charmes de la simplicité; vous trouvez toujours une bergere naïve: des graces si légeres, si fines, si délicates, se font remarquer, mais se font encore mieux sentir.

Avec tout cela Camille m'aime; elle est ravie quand elle me voit, elle est fâchée quand je la quitte; et, comme si je pouvois vivre sans elle, elle me fait promettre de revenir. Je lui dis toujours que je l'aime, elle me croit: je lui dis que je l'adore, elle le sait; mais elle est ravie comme si elle ne le savoit pas. Quand je lui dis qu'elle fait la félicité de ma vie, elle me dit que je fais le bonheur de la sienne: enfin elle m'aime tant, qu'elle me feroit presque croire que je suis digne de son amour.

Il y avoit un mois que je voyois Camille sans oser lui dire que je l'aimois, et sans oser

presque me le dire à moi-même; plus je la trouvois aimable, moins j'espérois d'être celui qui la rendroit sensible. Camille, tes charmes me touchoient, mais ils me disoient que je ne te méritois pas.

Je cherchois par-tout à t'oublier; je voulois effacer de mon cœur ton adorable image: que je suis heureux! je n'ai pu y réussir; cette image y est restée, et elle y vivra toujours.

Je dis à Camille: J'aimois le bruit du monde, et je cherche la solitude; j'avois des vues d'ambition, et je ne desire plus que ta présence; je voulois errer sous des climats reculés, et mon cœur n'est plus citoyen que des lieux où tu respires: tout ce qui n'est point toi s'est évanoui de devant mes yeux.

Quand Camille m'a parlé de sa tendresse, elle a encore quelque chose à me dire; elle croit avoir oublié ce qu'elle m'a juré mille fois. Je suis si charmé de l'entendre que je feins quelquefois de ne la pas croire, pour qu'elle touche encore mon cœur: bientôt regne entre nous ce doux silence qui est le plus tendre langage des amants.

Quand j'ai été absent de Camille, je veux lui rendre compte de ce que j'ai pu voir ou entendre. De quoi m'entretiens-tu? me dit-

elle; parle-moi de nos amours; ou, si tu n'as rien pensé, si tu n'as rien à me dire, cruel, laisse-moi parler.

Quelquefois elle me dit en m'embrassant: Tu es triste. Il est vrai, lui dis-je; mais la tristesse des amants est délicieuse: je sens couler mes larmes, et je ne sais pourquoi, car tu m'aimes; je n'ai point de sujet de me plaindre, et je me plains: ne me retire point de la langueur où je suis, laisse-moi soupirer en même temps mes peines et mes plaisirs.

Dans les transports de l'amour mon ame est trop agitée, elle est entraînée vers son bonheur sans en jouir; au lieu qu'à présent je goûte ma tristesse même. N'essuie point mes larmes; qu'importe que je pleure, puisque je suis heureux?

Quelquefois Camille me dit: Aime-moi. Oui, je t'aime. Mais comment m'aimes-tu? Hélas! lui dis-je, je t'aime comme je t'aimois; car je ne puis comparer l'amour que j'ai pour toi qu'à celui que j'ai eu pour toi-même.

J'entends louer Camille par tous ceux qui la connoissent; ses louanges me touchent comme si elles m'étoient personnelles, et j'en suis plus flatté qu'elle-même.

Quand il y a quelqu'un avec nous, elle

parle avec tant d'esprit que je suis enchanté de ses moindres paroles ; mais j'aimerois encore mieux qu'elle ne dit rien.

Quand elle fait des amitiés à quelqu'un, je voudrois être celui à qui elle fait des amitiés, quand tout-à-coup je fais réflexion que je ne serois point aimé d'elle.

Prends garde, Camille, aux impostures des amants, ils te diront qu'ils t'aiment, et ils diront vrai; ils te diront qu'ils t'aiment autant que moi, mais je jure par les dieux que je t'aime davantage.

Quand je l'apperçois de loin, mon esprit s'égare ; elle approche, et mon cœur s'agite ; j'arrive auprès d'elle, et il semble que mon ame veut me quitter, que cette ame est à Camille et qu'elle va l'animer.

Quelquefois je veux lui dérober une faveur; elle me la refuse, et dans un instant elle m'en accorde une autre : ce n'est point un artifice ; combattue par sa pudeur et son amour, elle voudroit me tout refuser, elle voudroit pouvoir me tout accorder.

Elle me dit : Ne vous suffit-il pas que je vous aime ? que pouvez-vous desirer après mon cœur ? Je desire, lui dis-je, que tu fasses pour moi une faute que l'amour fait faire et que le grand amour justifie.

Camille, si je cesse un jour de t'aimer, puisse la Parque se tromper et prendre ce jour pour le dernier de mes jours ! puisse-t-elle effacer le reste d'une vie que je trouverois déplorable quand je me souviendrois des plaisirs que j'ai eus en aimant !

Aristée soupira et se tut ; et je vis bien qu'il ne cessa de parler de Camille que pour penser à elle.

SIXIEME CHANT.

PENDANT que nous parlions de nos amours nous nous égarâmes; et, après avoir erré longtemps, nous entrâmes dans une grande prairie: nous fûmes conduits par un chemin de fleurs au pied d'un rocher affreux; nous vîmes un antre obscur, nous y entrâmes croyant que c'étoit la demeure de quelque mortel. O dieux! qui auroit pensé que ce lieu eût été si funeste? A peine y eus-je mis le pied que tout mon corps frémit, mes cheveux se dresserent sur la tête: une main invisible m'entrainoit dans ce fatal séjour; à mesure que mon cœur s'agitoit, il cherchoit à s'agiter encore. Ami, m'écriai-je, entrons plus avant, dussions-nous voir augmenter nos peines. J'avance dans ce lieu, où jamais le soleil n'entra et que les vents n'agiterent jamais: j'y vis la Jalousie; son aspect étoit plus sombre que terrible; la Pâleur, la Tristesse, le Silence, l'entouroient; et les Ennuis voloient autour d'elle. Elle souffla sur nous, elle nous mit la main sur le cœur, elle nous frappa sur la tête; et nous ne vîmes, nous n'imaginâmes plus que des monstres. Entrez plus avant, nous dit-

elle, malheureux mortels; allez trouver une déesse plus puissante que moi. Nous vîmes une affreuse divinité à la lueur des langues enflammées des serpents qui sifloient sur sa tête: c'étoit la Fureur. Elle détacha un de ses serpents et le jeta sur moi; je voulus le prendre; déja, sans que je l'eusse senti, il s'étoit glissé dans mon cœur. Je restai un moment comme stupide; mais, dès que le poison se fut répandu dans mes veines, je crus être au milieu des enfers: mon ame fut embrasée, et dans sa violence, tout mon corps la contenoit à peine; j'étois si agité qu'il me sembloit que je tournois sur le fouet des Furies. Enfin nous nous abandonnâmes à nos transports; nous fîmes cent fois le tour de cet antre épouvantable; nous allions de la Jalousie à la Fureur, et de la Fureur à la Jalousie; nous criions Thémire, nous criions Camille: si Thémire ou Camille étoient venues, nous les aurions déchirées de nos propres mains.

Enfin nous trouvâmes la lumiere du jour; elle nous parut importune, et nous regrettâmes presque l'antre affreux que nous avions quitté: nous tombâmes de lassitude, et ce repos même nous parut insupportable; nos yeux nous refuserent des larmes, et notre cœur ne put plus former de soupirs.

Je fus pourtant un moment tranquille; le sommeil commença à verser sur moi ses doux pavots. O dieux! ce sommeil même devint cruel. J'y voyois des images plus terribles pour moi que les pâles ombres; je me réveillois à chaque instant sur une infidélité de Thémire; je la voyois... Non, je n'ose encore le dire; et ce que j'imaginois seulement pendant la veille je le trouvois réel dans les horreurs de cet affreux sommeil.

Il faudra donc, dis-je en me levant, que je fuie également les ténebres et la lumière. Thémire, la cruelle Thémire m'agite comme les Furies. Qui l'eût cru que mon bonheur seroit de l'oublier pour jamais!

Un accès de fureur me reprit. Ami, m'écriai-je, leve-toi; allons exterminer les troupeaux qui paissent dans cette prairie; poursuivons ces bergers dont les amours sont si paisibles. Mais non; je vois de loin un temple, c'est peut-être celui de l'Amour; allons le détruire, allons briser sa statue, et lui rendre nos fureurs redoutables. Nous courûmes, et il sembloit que l'ardeur de commettre un crime nous donnât des forces nouvelles: nous traversâmes les bois, les prés, les guérets; nous ne fûmes pas arrêtés un instant: une colline s'élevoit en vain, nous y montâmes,

nous entrâmes dans le temple ; il étoit consacré à Bacchus. Que la puissance des dieux est grande ! notre fureur fut aussitôt calmée. Nous nous regardâmes, et nous vîmes avec surprise le désordre où nous étions.

Grand dieu ! m'écriai-je, je te rends moins graces d'avoir appaisé ma fureur que de m'avoir épargné un grand crime. Et m'approchant de la prêtresse : Nous sommes aimés du dieu que vous servez ; il vient de calmer les transports dont nous étions agités ; à peine sommes-nous entrés dans ce lieu, que nous avons senti sa faveur présente : nous voulons lui faire un sacrifice, daignez l'offrir pour nous, divine prêtresse. J'allai chercher une victime, et je l'apportai à ses pieds.

Pendant que la prêtresse se préparoit à donner le coup mortel, Aristée prononça ces paroles : Divin Bacchus, tu aimes à voir la joie sur le visage des hommes ; nos plaisirs sont un culte pour toi, et tu ne veux être adoré que par les mortels les plus heureux.

Quelquefois tu égares doucement notre raison ; mais quand quelque divinité cruelle nous l'a ôtée, il n'y a que toi qui puisses nous la rendre.

La noire Jalousie tient l'Amour sous son esclavage ; mais tu lui ôtes l'empire qu'elle

prend sur nos cœurs, et tu la fais rentrer dans sa demeure affreuse.

Après que le sacrifice fut fait, tout le peuple s'assembla autour de nous; et je racontai à la prêtresse comment nous avions été tourmentés dans la demeure de la Jalousie; et tout-à-coup nous entendîmes un grand bruit et un mêlange confus de voix et d'instruments de musique. Nous sortîmes du temple, et nous vîmes arriver une troupe de bacchantes qui frappoient la terre de leurs thyrses, criant à haute voix *Evohé*. Le vieux Silene suivoit, monté sur son âne; sa tête sembloit chercher la terre; et sitôt qu'on abandonnoit son corps, il se balançoit comme par mesure. La troupe avoit le visage barbouillé de lie. Pan paroissoit ensuite avec sa flûte, et les Satyres entouroient leur roi. La joie régnoit avec le désordre; une folie aimable mêloit ensemble les jeux, les railleries, les danses, les chansons. Enfin je vis Bacchus: il étoit sur son char traîné par des tigres, tel que le Gange le vit au bout de l'univers, portant par-tout la joie et la victoire.

A ses côtés étoit la belle Ariane. Princesse, vous vous plaigniez encore de l'infidélité de Thésée lorsque le dieu prit votre couronne et la plaça dans le ciel; il essuya vos larmes: si

vous n'aviez pas cessé de pleurer, vous auriez rendu un dieu plus malheureux que vous, qui n'étiez qu'une mortelle. Il vous dit: Aimez-moi; Thésée fuit; ne vous souvenez plus de son amour, oubliez jusqu'à sa perfidie; je vous rends immortelle pour vous aimer toujours.

Je vis Bacchus descendre de son char; je vis descendre Ariane; elle entra dans le temple. Aimable dieu, s'écria-t-elle, restons dans ces lieux, et soupirons-y nos amours; faisons jouir ce doux climat d'une joie éternelle: c'est auprès de ces lieux que la reine des cœurs a posé son empire; que le dieu de la joie regne auprès d'elle, et augmente le bonheur de ces peuples déja si fortunés.

Pour moi, grand dieu, je sens déja que je t'aime davantage. Quoi! tu pourrois quelque jour me paroître encore plus aimable? Il n'y a que les immortels qui puissent aimer à l'excès, et aimer toujours davantage; il n'y a qu'eux qui obtiennent plus qu'ils n'esperent, et qui sont plus bornés quand ils desirent que quand ils jouissent.

Tu seras ici mes éternelles amours. Dans le ciel, on n'est occupé que de sa gloire; ce n'est que sur la terre et dans les lieux champêtres que l'on sait aimer; et pendant que cette

troupe se livrera à une joie insensée, ma joie, mes soupirs, et mes larmes même, te rediront sans cesse mes amours.

Le dieu sourit à Ariane; il la mena dans le sanctuaire. La joie s'empara de nos cœurs, nous sentîmes une émotion divine: saisis des égarements de Silene, et des transports des bacchantes, nous prîmes un thyrse, et nous nous mêlâmes dans les danses et dans les concerts.

SEPTIEME CHANT.

Nous quittâmes les lieux consacrés à Bacchus; mais bientôt nous crûmes sentir que nos maux n'avoient été que suspendus. Il est vrai que nous n'avions point cette fureur qui nous avoit agités; mais la sombre tristesse avoit saisi notre ame, et nous étions dévorés de soupçons et d'inquiétudes.

Il nous sembloit que les cruelles déesses ne nous avoient agités que pour nous faire pressentir des malheurs auxquels nous étions destinés.

Quelquefois nous regrettions le temple de Bacchus; bientôt nous étions entraînés vers celui de Gnide; nous voulions voir Thémire et Camille, ces objets puissants de notre amour et de notre jalousie.

Mais nous n'avions aucune de ces douceurs que l'on a coutume de sentir lorsque, sur le point de revoir ce qu'on aime, l'ame est déja ravie, et semble goûter d'avance tout le bonheur qu'elle se promet.

Peut-être, dit Aristée, que je trouverai le berger Lycas avec Camille; que sais-je s'il ne

lui parle pas dans ce moment? O dieux! l'infidele prend plaisir à l'entendre!

On disoit l'autre jour, repris-je, que Thyrsis, qui a tant aimé Thémire, devoit arriver à Gnide : il l'a aimée, sans doute qu'il l'aime encore; il faudra que je dispute un cœur que je croyois tout à moi.

L'autre jour Lycas chantoit ma Camille : que j'étois insensé! j'étois ravi de l'entendre louer.

Je me souviens que Thyrsis porta à ma Thémire des fleurs nouvelles. Malheureux que je suis! elle les a mises sur son sein. C'est un présent de Thyrsis, disoit-elle. Ah! j'aurois dû les arracher et les fouler à mes pieds.

Il n'y a pas long-temps que j'allois avec Camille faire à Vénus un sacrifice de deux tourterelles; elles m'échapperent, et s'envolerent dans les airs.

J'avois écrit sur des arbres mon nom avec celui de Thémire: j'avois écrit mes amours, je les lisois et relisois sans cesse; un matin je les trouvai effacées.

Camille, ne désespere point un malheureux qui t'aime; l'amour qu'on irrite peut avoir tous les effets de la haine.

Le premier Gnidien qui regardera ma Thé-

mire, je le poursuivrai jusque dans le temple; et je le punirai, fût-il aux pieds de Vénus.

Cependant nous arrivâmes près de l'antre sacré où la déesse rend ses oracles. Le peuple étoit comme les flots de la mer agitée: ceux-ci venoient d'entendre, les autres alloient chercher leur réponse.

Nous entrâmes dans la foule: je perdis l'heureux Aristée; déja il avoit embrassé sa Camille, et moi je cherchois encore ma Thémire.

Je la trouvai enfin: je sentis ma jalousie redoubler à sa vue, je sentis renaître mes premieres fureurs; mais elle me regarda, et je devins tranquille: c'est ainsi que les dieux renvoient les Furies, lorsqu'elles sortent des enfers.

O dieux! me dit-elle, que tu m'as coûté de larmes! trois fois le soleil a parcouru sa carriere; je craignois de t'avoir perdu pour jamais. Cette parole me fait trembler. J'ai été consulter l'oracle: je n'ai point demandé si tu m'aimois; helas! je ne voulois que savoir si tu vivois encore: Vénus vient de me répondre que tu m'aimes toujours.

Excuse, lui dis-je, un infortuné qui t'auroit haïe si son ame en étoit capable. Les dieux,

dans les mains desquels je suis, peuvent me faire perdre la raison; ces dieux, Thémire, ne peuvent pas m'ôter mon amour.

La cruelle Jalousie m'a agité comme dans le Tartare on tourmente les ombres criminelles: j'en tire cet avantage, que je sens mieux le bonheur qu'il y a d'être aimé de toi après l'affreuse situation où m'a mis la crainte de te perdre.

Viens donc avec moi, viens dans ce bois solitaire: il faut qu'à force d'aimer j'expie les crimes que j'ai faits. C'est un grand crime, Thémire, de te croire infidele.

Jamais les bois de l'Elysée, que les dieux ont faits exprès pour la tranquillité des ombres qu'ils chérissent, jamais les forêts de Dodone, qui parlent aux humains de leur félicité future, ni les jardins des Hespérides, dont les arbres se courbent sous le poids de l'or qui compose leurs fruits, ne furent plus charmants que ce bocage enchanté par la présence de Thémire.

Je me souviens qu'un satyre qui suivoit une nymphe qui fuyoit tout éplorée nous vit, et s'arrêta. Heureux amants, s'écria-t-il, vos yeux savent s'entendre et se répondre, vos soupirs sont payés par des soupirs; mais moi je passe ma vie sur les traces d'une bergere farouche,

malheureux pendant que je la poursuis, plus malheureux encore lorsque je l'ai atteinte.

Une jeune nymphe, seule dans ces bois, nous apperçut, et soupira. Non, dit-elle, ce n'est que pour augmenter mes tourments que le cruel Amour me fait voir un amant si tendre.

Nous trouvâmes Apollon assis auprès d'une fontaine: il avoit suivi Diane qu'un daim timide avoit menée dans ces bois. Je le reconnus à ses blonds cheveux et à la troupe immortelle qui étoit autour de lui. Il accordoit sa lyre: elle attire les rochers; les arbres la suivent, les lions restent immobiles. Mais nous entrâmes plus avant dans les forêts, appelés en vain par cette divine harmonie.

Où croyez-vous que je trouvai l'Amour? Je le trouvai sur les levres de Thémire; je le trouvai ensuite sur son sein; il s'étoit sauvé à ses pieds, je l'y trouvai encore; il se cacha sous ses genoux, je le suivis; et je l'aurois toujours suivi si Thémire tout en pleurs, Thémire irritée, ne m'eût arrêté: il étoit à sa derniere retraite; elle est si charmante qu'il ne sauroit la quitter. C'est ainsi qu'une tendre fauvette, que la crainte et l'amour retiennent sur ses petits, reste immobile sous la main avide qui s'approche, et ne peut consentir à les abandonner.

Malheureux que je suis; Thémire écouta

mes plaintes, et elle n'en fut point attendrie; elle entendit mes prieres, elle devint plus sévere: enfin je fus téméraire, elle s'indigna; je tremblai, elle me parut fâchée: je pleurai, elle me rebuta; je tombai, et je sentis que mes soupirs alloient être mes derniers soupirs, si Thémire n'avoit mis la main sur mon cœur et n'y eût rappelé la vie.

Non, dit-elle, je ne suis pas si cruelle que toi; car je n'ai jamais voulu te faire mourir, et tu veux m'entraîner dans la nuit du tombeau.

Ouvre ces yeux mourants si tu ne veux que les miens se ferment pour jamais.

Elle m'embrassa: je reçus ma grace, hélas! sans espérance de devenir coupable.

Comme la piece suivante m'a paru être du même auteur, j'ai cru devoir la traduire et la mettre ici.

CÉPHISE ET L'AMOUR.

Un jour que j'errois dans les bois d'Idalie avec la jeune Céphise, je trouvai l'Amour qui dormoit couché sur les fleurs et couvert par quelques branches de myrte qui cédoient doucement aux haleines des zéphyrs. Les Jeux et les Ris, qui le suivent toujours, étoient allés folâtrer loin de lui; il étoit seul. J'avois l'Amour en mon pouvoir; son arc et son carquois étoient à ses côtés; et, si j'avois voulu, j'aurois volé les armes de l'Amour. Céphise prit l'arc du plus grand des dieux; elle y mit un trait sans que je m'en apperçusse, et le lança contre moi. Je lui dis en souriant: Prends-en un second, fais-moi une autre blessure, celle-ci est trop douce. Elle voulut ajuster un autre trait; il lui tomba sur le pied, et elle cria doucement; c'étoit le trait le plus pesant qui fût dans le carquois de l'Amour. Elle le reprit, le fit voler; il me frappa, je me baissai. Ah! Céphise, tu veux donc me faire mourir! Elle s'approcha de l'Amour: Il dort profondément, dit-elle, il s'est fatigué à lancer ses traits; il faut cueillir des fleurs pour lui lier les pieds et les mains. Ah! je n'y puis consentir, car il nous a toujours

favorisés. Je vais donc, dit-elle, prendre ses armes, et lui tirer une fleche de toute ma force. Mais il se réveillera, lui dis-je. Eh bien! qu'il se réveille; que pourra-t-il faire que nous blesser davantage? Non, non, laissons-le dormir, nous resterons auprès de lui, et nous en serons plus enflammés.

Céphise prit alors des feuilles de myrte et de roses: Je veux, dit-elle, en couvrir l'Amour; les Jeux et les Ris le chercheront, et ne pourront plus le trouver. Elle les jeta sur lui; et elle rioit de voir le petit dieu presque enseveli. Mais à quoi m'amusé-je? dit elle: il faut lui couper les ailes, afin qu'il n'y ait plus sur la terre d'hommes volages; car ce dieu va de cœur en cœur et porte par-tout l'inconstance. Elle prit ses ciseaux, s'assit, et tenant d'une main le bout des ailes dorées de l'Amour, je sentis mon cœur frappé de crainte. Arrête, Céphise! Elle ne m'entendit pas. Elle coupa le sommet des ailes de l'Amour, laissa ses ciseaux, et s'enfuit.

Lorsqu'il se fut réveillé, il voulut voler, et il sentit un poids qu'il ne connoissoit pas. Il vit sur les fleurs le bout de ses ailes; il se mit à pleurer. Jupiter, qui l'apperçut du haut de l'Olympe, lui envoya un nuage qui le porta dans le palais de Gnide, et le posa sur le sein

de Vénus. Ma mère, dit-il, je battois de mes ailes sur votre sein; on me les a coupées: hé! que vais-je devenir? Mon fils, dit la belle Cypris, ne pleurez point; restez sur mon sein, ne bougez pas; la chaleur va les faire renaître. Ne voyez-vous pas qu'elles sont plus grandes? Embrassez-moi: elles croissent; vous les aurez bientôt comme vous les aviez; j'en vois déja le sommet qui se dore: dans un moment... C'est assez; volez, volez, mon fils. Oui, dit-il, je vais me hasarder. Il s'envola; il se reposa auprès de Vénus, et revint d'abord sur son sein. Il reprit l'essor; il alla se reposer un peu plus loin, et revint encore sur le sein de Vénus: il l'embrassa, elle lui sourit; il l'embrassa encore et badina avec elle; et enfin il s'éleva dans les airs, d'où il regne sur toute la nature.

L'Amour, pour se venger de Céphise, l'a rendue la plus volage de toutes les belles; il la fait brûler chaque jour d'une nouvelle flamme. Elle m'a aimé, elle a aimé Daphnis, et elle aime aujourd'hui Cléon. Cruel Amour, c'est moi que vous punissez: je veux bien porter la peine de son crime; mais n'auriez-vous point d'autres tourments à me faire souffrir?

AVERTISSEMENT

SUR LA PIECE SUIVANTE.

L'intention de Montesquieu étoit de placer à la tête du second volume de l'Esprit des Lois une *Invocation aux Muses:* il l'avoit même déja envoyée à Jacob Vernet, ministre de l'église de Geneve, qui s'étoit chargé de revoir les épreuves de l'ouvrage.

Vernet trouva le morceau charmant, mais déplacé dans l'Esprit des Lois : il pria Montesquieu de le supprimer.

L'auteur n'y consentit pas d'abord ; il répondit: « A l'égard de l'Invocation aux Muses, elle a contre « elle que c'est une chose singuliere dans cet ou- « vrage, et qu'on n'a point encore faite ; mais, quand « une chose singuliere est bonne en elle-même, il « ne faut pas la rejeter pour la singularité, qui de- « vient elle-même une raison de succès ; et il n'y a « point d'ouvrage où il faille plus songer à délasser « le lecteur que dans celui-ci, à cause de la longueur « et de la pesanteur des matieres. »

Cependant, quinze jours après, Montesquieu changea d'opinion, et il écrivit à son éditeur : « J'ai « été long-temps incertain, monsieur, au sujet de « l'Invocation, entre un de mes amis qui vouloit « qu'on la laissât, et vous qui vouliez qu'on l'ôtât. « Je me range à votre avis, et bien fermement, et « vous prie de ne la pas mettre. »

Ce morceau, qui avoit échappé aux recherches de tous ceux qui nous ont donné des collections des OEuvres de Montesquieu, s'est trouvé dans un mémoire historique sur la vie et les ouvrages de Jacob Vernet, imprimé à Geneve en 1790.

INVOCATION
AUX MUSES.

VIERGES du mont Piérie (1), entendez-vous le nom que je vous donne? inspirez-moi. Je cours une longue carriere; je suis accablé de tristesse et d'ennui. Mettez dans mon esprit ce charme et cette douceur que je sentois autrefois, et qui fuit loin de moi. Vous n'êtes jamais si divines que quand vous menez à la sagesse et à la vérité par le plaisir.

Mais, si vous ne voulez point adoucir la rigueur de mes travaux, cachez le travail même; faites qu'on soit instruit, et que je n'enseigne pas; que je refléchisse, et que je paroisse sentir; et, lorsque j'annoncerai des choses nouvelles, faites qu'on croie que je ne savois rien, et que vous m'avez tout dit.

Quand les eaux de votre fontaine sortent du rocher que vous aimez, elles ne montent point dans les airs pour retomber; elles coulent dans la prairie; elles font vos délices, parce-qu'elles font les délices des bergers.

---

(1) . . . . . Narrate, puellæ
Pierides; prosit mihi vos dixisse puellas.
Juv. Sat. IV, v. 35-36.

Muses charmantes, si vous portez sur moi un seul de vos regards, tout le monde lira mon ouvrage; et ce qui ne sauroit être un amusement sera un plaisir.

Divines muses, je sens que vous m'inspirez, non pas ce qu'on chante à Tempé sur les chalumeaux, ou ce qu'on répete à Délos sur la lyre: vous voulez que je parle à la raison; elle est le plus parfait, le plus noble, et le plus exquis de nos sens.

FIN DE L'INVOCATION AUX MUSES.

POÉSIES.

PORTRAIT

DE MADAME DE MIREPOIX.

La beauté que je chante ignore ses appas.
Mortels qui la voyez, dites-lui qu'elle est belle,
Naïve, simple, naturelle,
Et timide sans embarras.
Telle est la jacinthe nouvelle;
Sa tête ne s'éleve pas
Sur les fleurs qui sont autour d'elle:
Sans se montrer, sans se cacher,
Elle se plaît dans la prairie;
Elle y pourroit finir sa vie,
Si l'œil ne venoit l'y chercher.

Mirepoix reçut en partage
La candeur, la douceur, la paix;
Et ce sont, entre mille attraits,
Ceux dont elle veut faire usage.

Pour altérer la douceur de ses traits,
Le fier dédain n'osa jamais
Se faire voir sur son visage.

Son esprit a cette chaleur
Du soleil qui commence à naître:
L'Hymen peut parler de son cœur;
L'Amour pourroit le méconnoître.

ADIEUX A GENES,

EN 1728.

Adieu, Gênes détestable,
Adieu, séjour de Plutus;
Si le ciel m'est favorable,
Je ne vous reverrai plus.

Adieu, bourgeois, et noblesse
Qui n'as pour toutes vertus
Qu'une inutile richesse:
Je ne vous reverrai plus.

Adieu, superbes palais
Où l'ennui, par préférence,
A choisi sa résidence;
Je vous quitte pour jamais.

Là le magistrat querelle
Et veut chasser les amants,
Et se plaint que sa chandelle
Brûle depuis trop long-temps.

Le vieux noble, quel délice!
Voit son page à demi nud,

Et jouit d'une avarice
Qui lui fait montrer le cul.

Vous entendrez d'un jocrisse
Qui ne dort ni nuit ni jour,
Qu'il a gagné la jaunisse
Par l'excès de son amour.

Mais un vent plus favorable
A mes vœux vient se prêter.
Il n'est rien de comparable
Au plaisir de vous quitter.

CHANSON.

Nous n'avons pour philosophie
Que l'amour de la liberté.
Plaisirs, douceurs sans flatterie,
Volupté,
Portez dans cette compagnie
La gaîté.

Le nocher qui prévoit l'orage
Craint encor quand le port est bon.
Eternisons du badinage
La saison :
On manque, à force d'être sage,
De raison.

Le fier Caton, quand il se perce,
Se livre à ses noires fureurs :
Anacréon, qui fait commerce
De douceurs,
Attend le trépas, et se berce
Sur des fleurs.

Que chacun boive à sa conquête.
Ne vous en fâchez pas, époux ;

Le sort que la nuit vous apprête
Est plus doux :
Mais vos femmes, dans cette fête,
Sont à nous.

CHANSON.

AMOUR, après mainte victoire,
Croyant régner seul dans les cieux,
Alloit bravant les autres dieux,
Vantant son triomphe et sa gloire.

Eux, à la fin, qui se lasserent
De voir l'insolente façon
De ce tant superbe garçon,
Du ciel, par dépit, le chasserent.

Banni du ciel, il vole en terre,
Bien résolu de se venger.
Dans vos yeux il vint se loger
Pour de là faire aux dieux la guerre.

Mais ces yeux d'étrange nature
L'ont si doucement retenu,
Qu'il ne s'est depuis souvenu
Du ciel, des dieux, ni de l'injure.

MADRIGAL

A deux sœurs qui lui demandoient une chanson.

Vous êtes belle, et votre sœur est belle ;
Si j'eusse été Pâris mon choix eût été doux :
La pomme auroit été pour vous,
Mais mon cœur eût été pour elle.

FIN DES POÉSIES.

ESSAI
SUR LE GOÛT,
DANS LES CHOSES
DE LA NATURE ET DE L'ART;
OU

Réflexions sur les causes du plaisir qu'excitent en nous les ouvrages d'esprit et les productions des beaux arts.

ESSAI
SUR LE GOÛT,
DANS LES CHOSES
DE LA NATURE ET DE L'ART.

Dans notre maniere d'être actuelle notre ame goûte trois sortes de plaisrs: il y en a qu'elle tire du fond de son existence même; d'autres qui résultent de son union avec le corps; d'autres enfin qui sont fondés sur les plis et les préjugés que de certaines institutions, de certains usages, de certaines habitudes, lui ont fait prendre.

Ce sont ces différents plaisirs de notre ame qui forment les objets du goût, comme le beau, le bon, l'agréable, le naïf, le délicat, le tendre, le gracieux, le je ne sais quoi, le noble, le grand, le sublime, le majestueux, etc. Par exemple, lorsque nous trouvons du plaisir à voir une chose avec une utilité pour nous, nous disons qu'elle est bonne; lorsque nous trouvons du plaisir à la voir sans que nous y démêlions une utilité présente, nous l'appelons belle.

Les anciens n'avoient pas bien démêlé ceci; ils regardoient comme des qualités positives toutes les qualités relatives de notre ame; ce qui fait que ces dialogues où Platon fait raisonner Socrate, ces dialogues si admirés des anciens, sont aujourd'hui insoutenables, parcequ'ils sont fondés sur une philosophie fausse: car tous ces raisonnements tirés sur le bon, le beau, le parfait, le sage, le fou, le dur, le mou, le sec, l'humide, traités comme des choses positives, ne signifient plus rien.

Les sources du beau, du bon, de l'agréable, etc. sont donc dans nous-mêmes; et en chercher les raisons, c'est chercher les causes des plaisirs de notre ame.

Examinons donc notre ame, étudions-la dans ses actions et dans ses passions, cherchons-la dans ses plaisirs; c'est là où elle se manifeste davantage. La poésie, la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, la danse, les différentes sortes de jeux, enfin les ouvrages de la nature et de l'art, peuvent lui donner du plaisir: voyons pourquoi, comment, et quand, ils le lui donnent; rendons raison de nos sentiments: cela pourra contribuer à nous former le goût, qui n'est autre chose que l'avantage de découvrir avec finesse

et avec promptitude la mesure du plaisir que chaque chose doit donner aux hommes.

Des plaisirs de notre ame.

L'AME, indépendamment des plaisirs qui lui viennent des sens, en a qu'elle auroit indépendamment d'eux, et qui lui sont propres; tels sont ceux que lui donnent la curiosité, les idées de sa grandeur, de ses perfections, l'idée de son existence opposée au sentiment du néant, le plaisir d'embrasser tout d'une idée générale, celui de voir un grand nombre de choses, etc. celui de comparer, de joindre et de séparer les idées. Ces plaisirs sont dans la nature de l'ame indépendamment des sens, parcequ'ils appartiennent à tout être qui pense; et il est fort indifférent d'examiner ici si notre ame a ces plaisirs comme substance unie avec le corps, ou comme séparée du corps, parcequ'elle les a toujours, et qu'ils sont les objets du goût: ainsi nous ne distinguerons point ici les plaisirs qui viennent à l'ame de sa nature d'avec ceux qui lui viennent de son union avec le corps; nous appellerons tout cela plaisirs naturels, que nous distinguerons

des plaisirs acquis que l'ame se fait par de certaines liaisons avec les plaisirs naturels; et de la même maniere et par la même raison nous distinguerons le goût naturel et le goût acquis.

Il est bon de connoître la source des plaisirs dont le goût est la mesure: la connoissance des plaisirs naturels et acquis pourra nous servir à rectifier notre goût naturel et notre goût acquis. Il faut partir de l'état où est notre être, et connoître quels sont ses plaisirs, pour parvenir à les mesurer, et même quelquefois à les sentir.

Si notre ame n'avoit point été unie au corps, elle auroit connu; mais il y a apparence qu'elle auroit aimé ce qu'elle auroit connu: à présent nous n'aimons presque que ce que nous ne connoissons pas.

Notre maniere d'être est entièrement arbitraire; nous pouvions avoir éte faits comme nous sommes, ou autrement. Mais si nous avions été faits autrement, nous verrions autrement; un organe de plus ou de moins dans notre machine nous auroit fait une autre éloquence, une autre poésie; une contexture différente des mêmes organes auroit fait encore une autre poésie: par exemple, si la constitution de nos organes nous avoit rendus

capables d'une plus longue attention, toutes les regles qui proportionnent la disposition du sujet à la mesure de notre attention ne seroient plus; si nous avions été rendus capables de plus de pénétration, toutes les regles qui sont fondées sur la mesure de notre pénétration tomberoient de même; enfin toutes les lois établies sur ce que notre machine est d'une certaine façon seroient différentes si notre machine n'étoit pas de cette façon.

Si notre vue avoit été plus foible et plus confuse, il auroit fallu moins de moulures et plus d'uniformité dans les membres de l'architecture; si notre vue avoit été plus distincte et notre ame capable d'embrasser plus de choses à la fois, il auroit fallu dans l'architecture plus d'ornements; si nos oreilles avoient été faites comme celles de certains animaux, il auroit fallu réformer bien de nos instruments de musique. Je sais bien que les rapports que les choses ont entre elles auroient subsisté; mais le rapport qu'elles ont avec nous ayant changé, les choses qui dans l'état présent font un certain effet sur nous ne le feroient plus; et, comme la perfection des arts est de nous présenter les choses telles qu'elles nous fassent le plus de plaisir qu'il est possible, il faudroit qu'il y eût du changement

dans les arts; puisqu'il y en auroit dans la maniere la plus propre à nous donner du plaisir.

On croit d'abord qu'il suffiroit de connoître les diverses sources de nos plaisirs pour avoir le goût, et que, quand on a lu ce que la philosophie nous dit là-dessus, on a du goût, et que l'on peut hardiment juger des ouvrages. Mais le goût naturel n'est pas une connoissance de théorie, c'est une application prompte et exquise des regles mêmes que l'on ne connoît pas. Il n'est pas nécessaire de savoir que le plaisir que nous donne une certaine chose que trouvons belle vient de la surprise; il suffit qu'elle nous surprenne, et qu'elle nous surprenne autant qu'elle le doit, ni plus ni moins.

Ainsi ce que nous pourrions dire ici, et tous les préceptes que nous pourrions donner pour former le goût, ne peuvent regarder que le goût acquis, c'est-à-dire, ne peuvent regarder directement que ce goût acquis, quoiqu'ils regardent encore indirectement le goût naturel; car le goût acquis affecte, change, augmente et diminue le goût naturel, comme le goût naturel affecte, change, augmente et diminue le goût acquis.

La définition la plus générale du goût, sans considérer s'il est bon ou mauvais, juste ou

non, est ce qui nous attache à une chose par le sentiment; ce qui n'empêche pas qu'il ne puisse s'appliquer aux choses intellectuelles, dont la connoissance fait tant de plaisir à l'ame qu'elle étoit la seule félicité que de certains philosophes pussent comprendre. L'ame connoit par ses idées et par ses sentiments; car, quoique nous opposions l'idée au sentiment, cependant lorsqu'elle voit une chose elle la sent; et il n'y a point de choses si intellectuelles qu'elle ne voie ou qu'elle ne croie voir, et par conséquent qu'elle ne sente.

De l'esprit en général.

L'ESPRIT est le genre qui a sous lui plusieurs especes, le génie, le bon sens, le discernement, la justesse, le talent, et le goût.

L'esprit consiste à avoir les organes bien constitués relativement aux choses où il s'applique. Si la chose est extrêmement particuliere, il se nomme talent; s'il a plus de rapport à un certain plaisir délicat des gens du monde, il se nomme goût; si la chose particuliere est unique chez un peuple, le talent se nomme esprit, comme l'art de la guerre et

l'agriculture chez les Romains, la chasse chez les sauvages.

De la curiosité.

NOTRE ame est faite pour penser, c'est-à-dire pour appercevoir: or un tel être doit avoir de la curiosité; car, comme toutes les choses sont dans une chaîne où chaque idée en précede une et en suit une autre, on ne peut jamais avoir une chose sans désirer d'en avoir une autre; et, si nous n'avions pas ce desir pour celle-ci, nous n'aurions eu aucun plaisir à celle-là. Ainsi, quand on nous montre une partie d'un tableau, nous souhaitons de voir la partie qu'on nous cache, à proportion du plaisir que nous a fait celle que nous avons vue.

C'est donc le plaisir que nous donne un objet qui nous porte vers un autre; c'est pour cela que l'ame cherche toujours des choses nouvelles, et ne se repose jamais.

Ainsi on sera toujours sûr de plaire à l'ame lorsqu'on lui fera voir beaucoup de choses, ou plus qu'elle n'avoit espéré d'en voir.

Par-là on peut expliquer la raison pourquoi nous avons du plaisir lorsque nous

voyons un jardin bien régulier, et que nous en avons encore lorsque nous voyons un lieu brut et champêtre: c'est la même cause qui produit ces effets. Comme nous aimons à voir un grand nombre d'objets, nous voudrions étendre notre vue, être en plusieurs lieux, parcourir plus d'espace; enfin notre ame fuit les bornes, et elle voudroit, pour ainsi dire, étendre la sphere de sa présence: ainsi c'est un grand plaisir pour elle de porter sa vue au loin. Mais comment le faire? Dans les villes, notre vue est bornée par des maisons; dans les campagnes, elle l'est par mille obstacles; à peine pouvons-nous voir trois ou quatre arbres. L'art vient à notre secours, et nous découvre la nature qui se cache elle-même. Nous aimons l'art, et nous l'aimons mieux que la nature, c'est-à-dire, la nature dérobée à nos yeux: mais quand nous trouvons de belles situations, quand notre vue en liberté peut voir au loin des prés, des ruisseaux, des collines, et ces dispositions qui sont, pour ainsi dire, créées exprès, elle est bien autrement enchantée que lorsqu'elle voit les jardins de Le Nostre; parceque la nature ne se copie pas, au lieu que l'art se ressemble toujours. C'est pour cela que dans la peinture nous aimons mieux un paysage que le plan du plus

beau jardin du monde : c'est que la peinture ne prend la nature que là où elle est belle, là où la vue se peut porter au loin et dans toute son étendue, là où elle est variée, là où elle peut être vue avec plaisir.

Ce qui fait ordinairement une grande pensée, c'est lorsqu'on dit une chose qui en fait voir un grand nombre d'autres, et qu'on nous fait découvrir tout d'un coup ce que nous ne pouvions espérer qu'après une grande lecture.

Florus nous représente en peu de paroles toutes les fautes d'Annibal. « Lorsqu'il pou-« voit, dit-il, se servir de la victoire, il aima « mieux en jouir; *cùm victoriâ posset uti*, « *frui maluit.* »

Il nous donne une idée de toute la guerre de Macédoine quand il dit : « Ce fut vaincre « que d'y entrer; *introisse victoria fuit.* »

Il nous donne tout le spectacle de la vie de Scipion, quand il dit de sa jeunesse : « C'est « le Scipion qui croît pour la destruction de « l'Afrique; *hic erit Scipio qui in exitium* « *Africæ crescit* ». Vous croyez voir un enfant qui croît et s'éleve comme un géant.

Enfin il nous fait voir le grand caractere d'Annibal, la situation de l'univers, et toute la grandeur du peuple romain, lorsqu'il dit :

« Annibal fugitif cherchoit au peuple romain « un ennemi par tout l'univers; *qui, profu-* « *gus ex Africa, hostem populo romano* « *toto orbe quærebat.* »

Des plaisirs de l'ordre.

Il ne suffit pas de montrer à l'ame beaucoup de choses, il faut les lui montrer avec ordre; car pour lors nous nous ressouvenons de ce que nous avons vu, et nous commençons à imaginer ce que nous verrons; notre ame se félicite de son étendue et de sa pénétration: mais, dans un ouvrage où il n'y a point d'ordre, l'ame sent à chaque instant troubler celui qu'elle y veut mettre. La suite que l'auteur s'est faite, et celle que nous nous faisons, se confondent; l'ame ne retient rien, ne prévoit rien; elle est humiliée par la confusion de ses idées, par l'inanité qui lui reste; elle est vraiment fatiguée, et ne peut goûter aucun plaisir: c'est pour cela que, quand le dessein n'est pas d'exprimer ou de montrer la confusion, on met toujours de l'ordre dans la confusion même. Ainsi les peintres grouppent leurs figures; ainsi ceux qui peignent les batailles mettent-ils sur le devant de leurs tableaux les

choses que l'œil doit distinguer, et la confusion dans le fond et le lointain.

Des plaisirs de la variété.

Mais s'il faut de l'ordre dans les choses, il faut aussi de la variété; sans cela l'ame languit, car les choses semblables lui paroissent les mêmes; et si une partie d'un tableau qu'on nous découvre ressembloit à une autre que nous aurions vue, cet objet seroit nouveau sans le paroître, et ne feroit aucun plaisir. Et comme les beautés des ouvrages de l'art, semblables à celles de la nature, ne consistent que dans les plaisirs qu'elles nous font, il faut les rendre propres le plus que l'on peut à varier ces plaisirs; il faut faire voir à l'ame des choses qu'elle n'a pas vues; il faut que le sentiment qu'on lui donne soit différent de celui qu'elle vient d'avoir.

C'est ainsi que les histoires nous plaisent par la variété des récits, les romans par la variété des prodiges, les pieces de théâtre par la variété des passions; et que ceux qui savent instruire modifient le plus qu'ils peuvent le ton uniforme de l'instruction.

Une longue uniformité rend tout insupportable; le même ordre des périodes longtemps continué accable dans une harangue; les mêmes nombres et les mêmes chûtes mettent de l'ennui dans un long poëme. S'il est vrai que l'on ait fait cette fameuse allée de Moscow à Pétersbourg, le voyageur doit périr d'ennui, renfermé entre les deux rangs de cette allée; et celui qui aura voyagé longtemps dans les Alpes en descendra dégoûté des situations les plus heureuses et des points de vue les plus charmants.

L'ame aime la variété; mais elle ne l'aime, avons-nous dit, que parcequ'elle est faite pour connoître et pour voir: il faut donc qu'elle puisse voir, et que la variété le lui permette; c'est-à-dire il faut qu'une chose soit assez simple pour être apperçue, et assez variée pour être apperçue avec plaisir.

Il y a des choses qui paroissent variées, et ne le sont point; d'autres qui paroissent uniformes, et sont très variées.

L'architecture gothique paroît très variée; mais la confusion des ornements fatigue par leur petitesse, ce qui fait qu'il n'y en a aucun que nous puissions distinguer d'un autre, et leur nombre fait qu'il n'y en a aucun sur le-

quel l'œil puisse s'arrêter : de maniere qu'elle déplaît par les endroits mêmes qu'on a choisis pour la rendre agréable.

Un bâtiment d'ordre gothique est une espece d'énigme pour l'œil qui le voit, et l'ame est embarrassée comme quand on lui présente un poëme obscur.

L'architecture grecque, au contraire, paroît uniforme; mais, comme elle a les divisions qu'il faut, et autant qu'il en faut pour que l'ame voie précisément ce qu'elle peut voir sans se fatiguer, mais qu'elle en voie assez pour s'occuper, elle a cette variété qui la fait regarder avec plaisir.

Il faut que les grandes choses aient de grandes parties : les grands hommes ont de grands bras, les grands arbres de grandes branches, et les grandes montagnes sont composées d'autres montagnes qui sont au-dessus et au-dessous ; c'est la nature des choses qui fait cela.

L'architecture grecque, qui a peu de divisions, et de grandes divisions, imite les grandes choses; l'ame sent une certaine majesté qui y regne par-tout.

C'est ainsi que la peinture divise en grouppes de trois ou quatre figures celles qu'elle représente dans un tableau : elle imite

la nature; une nombreuse troupe se divise toujours en pelotons; et c'est encore ainsi que la peinture divise en grandes masses ses clairs et ses obscurs.

Des plaisirs de la symmétrie.

J'AI dit que l'ame aime la variété; cependant, dans la plupart des choses, elle aime à voir une espece de symmétrie. Il semble que cela renferme quelque contradiction. Voici comment j'explique cela.

Une des principales causes des plaisirs de notre ame lorsqu'elle voit des objets, c'est la facilité qu'elle a à les appercevoir; et la raison qui fait que la symmétrie plaît à l'ame, c'est qu'elle lui épargne de la peine, qu'elle la soulage, et qu'elle coupe pour ainsi dire l'ouvrage par la moitié.

De là suit une regle générale: par-tout où la symmétrie est utile à l'ame et peut aider ses fonctions, elle lui est agréable; mais par-tout où elle est inutile, elle est fade, parcequ'elle ôte la variété. Or les choses que nous voyons successivement doivent avoir de la variété; car notre ame n'a aucune difficulté à les voir: celles au contraire que nous appercevons d'un

coup-d'œil doivent avoir de la symmétrie. Ainsi, comme nous appercevons d'un coup-d'œil la façade d'un bâtiment, un parterre, un temple, on y met de la symmétrie, qui plaît à l'ame par la facilité qu'elle lui donne d'embrasser d'abord tout l'objet.

Comme il faut que l'objet que l'on doit voir d'un coup-d'œil soit simple, il faut qu'il soit unique, et que les parties se rapportent toutes à l'objet principal: c'est pour cela encore qu'on aime la symmétrie; elle fait un tout ensemble.

Il est dans la nature qu'un tout soit achevé; et l'ame, qui voit ce tout, veut qu'il n'y ait point de partie imparfaite. C'est encore pour cela qu'on aime la symmétrie: il faut une espece de pondération ou de balancement; et un bâtiment avec une aile, ou une aile plus courte qu'une autre, est aussi peu fini qu'un corps avec un bras, ou avec un bras trop court.

Des contrastes.

L'AME aime la symmétrie, mais elle aime aussi les contrastes. Ceci demande bien des explications.

Par exemple, si la nature demande des peintres et des sculpteurs qu'ils mettent de la sym-

métrie dans les parties de leurs figures, elle veut au contraire qu'ils mettent des contrastes dans les attitudes. Un pied rangé comme un autre, un membre qui va comme un autre, sont insupportables : la raison en est que cette symmétrie fait que les attitudes sont presque toujours les mêmes, comme on le voit dans les figures gothiques, qui se ressemblent toutes par-là. Ainsi il n'y a plus de variété dans les productions de l'art. De plus, la nature ne nous a pas situés ainsi; et, comme elle nous a donné du mouvement, elle ne nous a pas ajustés dans nos actions et dans nos manieres comme des pagodes; et si les hommes gênés et contraints sont insupportables, que sera-ce des productions de l'art ?

Il faut donc mettre des contrastes dans les attitudes, sur-tout dans les ouvrages de sculpture, qui, naturellement froide, ne peut mettre de feu que par la force du contraste et de la situation.

Mais, comme nous avons dit que la variété que l'on a cherché à mettre dans le gothique lui a donné de l'uniformité, il est souvent arrivé que la variété que l'on a cherché à mettre par le moyen des contrastes est devenue une symmétrie et une vicieuse uniformité.

Ceci ne se sent pas seulement dans de cer-

tains ouvrages de sculpture et de peinture, mais aussi dans le style de quelques écrivains, qui, dans chaque phrase, mettent toujours le commencement en contraste avec la fin par des antitheses continuelles, tels que saint Augustin et autres auteurs de la basse latinité, et quelques uns de nos modernes, comme Saint-Evremont. Le tour de phrase toujours le même et toujours uniforme déplaît extrêmement; ce contraste perpétuel devient symmétrie, et cette opposition toujours recherchée devient uniformité. L'esprit y trouve si peu de variété que, lorsque vous avez vu une partie de la phrase, vous devinez toujours l'autre; vous voyez des mots opposés, mais opposés de la même maniere; vous voyez un tour de phrase, mais c'est toujours le même.

Bien des peintres sont tombés dans le défaut de mettre des contrastes par-tout et sans ménagement; de sorte que, lorsqu'on voit une figure, on devine d'abord la disposition de celles d'à côté: cette continuelle diversité devient quelque chose de semblable. D'ailleurs la nature, qui jette les choses dans le désordre, ne montre pas l'affectation d'un contraste continuel; sans compter qu'elle ne met pas tous les corps en mouvement, et dans un mouvement forcé: elle est plus variée que cela; elle met

les uns en repos, et elle donne aux autres différentes sortes de mouvements.

Si la partie de l'ame qui connoît aime la variété, celle qui sent ne la cherche pas moins: car l'ame ne peut pas soutenir long-temps les mêmes situations, parcequ'elle est liée à un corps qui ne peut les souffrir. Pour que notre ame soit excitée, il faut que les esprits coulent dans les nerfs: or il y a là deux choses; une lassitude dans les nerfs, une cessation de la part des esprits qui ne coulent plus, ou qui se dissipent des lieux où ils ont coulé.

Ainsi tout nous fatigue à la longue, et surtout les grands plaisirs: on les quitte toujours avec la même satisfaction qu'on les a pris; car les fibres qui en ont été les organes ont besoin de repos; il faut en employer d'autres plus propres à nous servir, et distribuer pour ainsi dire le travail.

Notre ame est lasse de sentir; mais ne pas sentir, c'est tomber dans un anéantissement qui l'accable. On remédie à tout en variant ses modifications; elle sent, et elle ne se lasse pas.

Des plaisirs de la surprise.

Cette disposition de l'ame, qui la porte toujours vers différents objets, fait qu'elle goûte tous les plaisirs qui viennent de la surprise: sentiment qui plaît à l'ame par le spectacle et par la promptitude de l'action; car elle apperçoit ou sent une chose qu'elle n'attend pas, ou d'une maniere qu'elle n'attendoit pas.

Une chose peut nous surprendre comme merveilleuse, mais aussi comme nouvelle, et encore comme inattendue; et, dans ces derniers cas, le sentiment principal se lie à un sentiment accessoire, fondé sur ce que la chose est nouvelle ou inattendue.

C'est par-là que les jeux de hasard nous piquent; ils nous font voir une suite continuelle d'évènements non attendus; c'est par-là que les jeux de société nous plaisent; ils sont encore une suite d'évènements imprévus qui ont pour cause l'adresse jointe au hasard.

C'est encore par-là que les pieces de théâtre nous plaisent; elles se développent par degrés, cachent les évènements jusqu'à ce qu'ils arrivent, nous préparent toujours de nouveaux sujets de surprise, et souvent nous piquent en

nous les montrant tels que nous aurions dû les prévoir.

Enfin les ouvrages d'esprit ne sont ordinairement lus que parcequ'ils nous ménagent des surprises agréables, et suppléent à l'insipidité des conversations, presque toujours languissantes, et qui ne font point cet effet.

La surprise peut être produite par la chose, ou par la maniere de l'appercevoir; car nous voyons une chose plus grande ou plus petite qu'elle n'est en effet, ou différente de ce qu'elle est; ou bien nous voyons la chose même, mais avec une idée accessoire qui nous surprend. Telle est dans une chose l'idée accessoire de la difficulté de l'avoir faite, ou de la personne qui l'a faite, ou du temps où elle a été faite, ou de la maniere dont elle a été faite, ou de quelque autre circonstance qui s'y joint.

Suétone nous décrit les crimes de Néron avec un sang froid qui nous surprend, en nous faisant presque croire qu'il ne sent point l'horreur de ce qu'il décrit. Il change de ton tout-à-coup, et dit: « L'univers ayant souffert ce « monstre pendant quatorze ans, enfin il l'a- « bandonna ». *Tale monstrum per quatuordecim annos perpessus terrarum orbis, tandem destituit.* Ceci produit dans l'esprit différentes sortes de surprises: nous sommes

surpris du changement de style de l'auteur, de la découverte de sa différente maniere de penser, de sa façon de rendre en aussi peu de mots une des grandes révolutions qui soient arrivées: ainsi l'ame trouve un très grand nombre de sentiments différents qui concourent à l'ébranler et à lui composer un plaisir.

Des diverses causes qui peuvent produire un sentiment.

Il faut bien remarquer qu'un sentiment n'a pas ordinairement dans notre ame une cause unique: c'est, si j'ose me servir de ce terme, une certaine dose qui en produit la force et la variété. L'esprit consiste à savoir frapper plusieurs organes à-la-fois; et si l'on examine les divers écrivains, on verra peut-être que les meilleurs, et ceux qui ont plus d'avantage, sont ceux qui ont excité dans l'ame plus de sensations en même temps.

Voyez, je vous prie, la multiplicité des causes. Nous aimons mieux voir un jardin bien arrangé qu'une confusion d'arbres: 1° parceque notre vue, qui seroit arrêtée, ne l'est pas; 2° chaque allée est une, et forme une grande

chose, au lieu que dans la confusion chaque arbre est une chose, et une petite chose; 3° nous voyons un arrangement que nous n'avons pas coutume de voir; 4° nous savons bon gré de la peine que l'on a prise; 5° nous admirons le soin que l'on a de combattre sans cesse la nature, qui, par des productions qu'on ne lui demande pas, cherche à tout confondre, ce qui est si vrai qu'un jardin négligé nous est insupportable. Quelquefois la difficulté de l'ouvrage nous plaît, quelquefois c'est la facilité; et comme dans un jardin magnifique nous admirons la grandeur et la dépense du maître, nous voyons quelquefois avec plaisir qu'on a eu l'art de nous plaire avec peu de dépense et de travail. Le jeu nous plaît parcequ'il satisfait notre avarice, c'est-à-dire l'espérance d'avoir plus; il flatte notre vanité par l'idée de la préférence que la fortune nous donne, et de l'attention que les autres ont sur notre bonheur; il satisfait notre curiosité en nous donnant un spectacle; enfin il nous donne les différents plaisirs de la surprise.

La danse nous plaît par sa légèreté, par une certaine grace, par la beauté et la variété des attitudes, par sa liaison avec la musique, la personne qui danse étant comme un instrument qui accompagne; mais sur-tout elle plaît

par une disposition de notre cerveau, qui est telle qu'elle ramene en secret l'idée de tous les mouvements à de certains mouvements, la plupart des attitudes à de certaines attitudes.

De la liaison accidentelle de certaines idées.

Presque toujours les choses nous plaisent et déplaisent à différents égards: par exemple, les castrati d'Italie nous doivent faire peu de plaisir: 1° parcequ'il n'est pas étonnant qu'accommodés comme ils sont ils chantent bien: ils sont comme un instrument dont l'ouvrier a retranché du bois pour lui faire produire des sons; 2° parceque les passions qu'ils jouent sont trop suspectes de fausseté; 3 parcequ'ils ne sont ni du sexe que nous aimons ni de celui que nous estimons. D'un autre côté ils peuvent nous plaire, parcequ'ils conservent long-temps un air de jeunesse, et de plus qu'ils ont une voix flexible et qui leur est particuliere. Ainsi chaque chose nous donne un sentiment qui est composé de beaucoup d'autres, lesquels s'affoiblissent et se choquent quelquefois.

Souvent notre ame se compose elle-même

des raisons de plaisirs, et elle y réussit sur-tout par les liaisons qu'elle met aux choses. Ainsi une chose qui nous a plu nous plaît encore par la seule raison qu'elle nous a plu, parceque nous joignons l'ancienne idée à la nouvelle. Ainsi une actrice qui nous a plu sur le théâtre nous plaît encore dans la chambre; sa voix, sa déclamation, le souvenir de l'avoir vu admirer, que dis-je? l'idée de la princesse jointe à la sienne; tout cela fait une espece de mélange qui forme et produit un plaisir.

Nous sommes tous pleins d'idées accessoires. Une femme qui aura une grande réputation et un léger défaut pourra le mettre en crédit, et le faire regarder comme une grace. La plupart des femmes que nous aimons n'ont pour elles que la prévention sur leur naissance ou leurs biens, les honneurs, ou l'estime de certaines gens.

Autre effet des liaisons que l'ame met aux choses.

Nous devons à la vie champêtre que l'homme menoit dans les premiers temps cet air riant répandu dans toute la fable; nous lui devons ces descriptions heureuses, ces aventures naï-

ves, ces divinités gracieuses, ce spectacle d'un état assez différent du nôtre pour le desirer, et qui n'en est pas assez éloigné pour choquer la vraisemblance, enfin ce mélange de passions et de tranquillité. Notre imagination rit à Diane, à Pan, à Apollon, aux nymphes, aux bois, aux prés, et aux fontaines. Si les premiers hommes avoient vécu comme nous dans les villes, les poëtes n'auroient pu nous décrire que ce que nous voyons tous les jours avec inquiétude, ou que nous sentons avec dégoût; tout respireroit l'avarice, l'ambition, et les passions qui tourmentent.

Les poëtes qui nous décrivent la vie champêtre nous parlent de l'âge d'or qu'ils regrettent, c'est-à-dire nous parlent d'un temps encore plus heureux et plus tranquille.

De la délicatesse.

Les gens délicats sont ceux qui à chaque idée ou à chaque goût joignent beaucoup d'idées ou beaucoup de goûts accessoires. Les gens grossiers n'ont qu'une sensation; leur ame ne sait composer ni décomposer; ils ne joignent ni n'ôtent rien à ce que la nature donne: au lieu que les gens délicats dans l'amour se com-

posent la plupart des plaisirs de l'amour. Polixene et Apicius portoient à la table bien des sensations inconnues à nous autres mangeurs vulgaires, et ceux qui jugent avec goût des ouvrages d'esprit ont et se font une infinité de sensations que les autres hommes n'ont pas.

Du je ne sais quoi.

Il y a quelquefois dans les personnes ou dans les choses un charme invisible, une grace naturelle qu'on n'a pu définir, et qu'on a été forcé d'appeler le *je ne sais quoi*. Il me semble que c'est un effet principalement fondé sur la surprise. Nous sommes touchés de ce qu'une personne nous plaît plus qu'elle ne nous a paru d'abord devoir nous plaire; et nous sommes agréablement surpris de ce qu'elle a su vaincre des défauts que nos yeux nous montrent et que le cœur ne croit plus. Voilà pourquoi les femmes laides ont très souvent des graces, et qu'il est rare que les belles en aient. Car une belle personne fait ordinairement le contraire de ce que nous avions attendu: elle parvient à nous paroître moins aimable; après nous avoir surpris en bien, elle nous surprend en mal; mais l'impression du bien est ancienne, celle

du mal nouvelle: aussi les belles personnes font-elles rarement les grandes passions, presque toujours réservées à celles qui ont des graces, c'est-à-dire des agrémens que nous n'attendions point, et que nous n'avions point sujet d'attendre. Les grandes parures ont rarement de la grace, et souvent l'habillement des bergeres en a. Nous admirons la majesté des draperies de Paul Véronese; mais nous sommes touchés de la simplicité de Raphaël et de la pureté du Correge. Paul Véronese promet beaucoup, et paie ce qu'il promet. Raphaël et le Correge promettent peu, et paient beaucoup; et cela nous plaît davantage.

Les graces se trouvent plus ordinairement dans l'esprit que dans le visage: car un beau visage paroît d'abord, et ne cache presque rien; mais l'esprit ne se montre que peu-à-peu, que quand il veut, et autant qu'il veut; il peut se cacher pour paroître, et donner cette espece de surprise qui fait les graces.

Les graces se trouvent moins dans les traits du visage que dans les manieres; car les manieres naissent à chaque instant, et peuvent à tous les moments créer des surprises: en un mot, une femme ne peut guére être belle que d'une façon; mais elle est jolie de cent mille.

La loi des deux sexes a établi, parmi les na-

tions policées et sauvages, que les hommes demanderoient, et que les femmes ne feroient qu'accorder: de là il arrive que les graces sont plus particulièrement attachées aux femmes. Comme elles ont tout à défendre, elles ont tout à cacher; la moindre parole, le moindre geste, tout ce qui, sans choquer le premier devoir, se montre en elles, tout ce qui se met en liberté, devient une grace: et telle est la sagesse de la nature, que ce qui ne seroit rien sans la loi de la pudeur devient d'un prix infini depuis cette heureuse loi, qui fait le bonheur de l'univers.

Comme la gêne et l'affectation ne sauroient nous surprendre, les graces ne se trouvent ni dans les manieres gênées ni dans les manieres affectées, mais dans une certaine liberté ou facilité qui est entre les deux extrémités; et l'ame est agréablement surprise de voir que l'on a évité les deux écueils. Il sembleroit que les manieres naturelles devroient être les plus aisées: ce sont celles qui le sont moins; car l'éducation qui nous gêne nous fait toujours perdre du naturel: or nous sommes charmés de le voir revenir.

Rien ne nous plaît tant dans une parure que lorsqu'elle est dans cette négligence ou même dans ce désordre qui nous cache tous les soins

que la propreté n'a pas exigés, et que la seule vanité auroit fait prendre; et l'on n'a jamais de grace dans l'esprit que lorsque ce que l'on dit paroit trouvé et non pas recherché.

Lorsque vous dites des choses qui vous ont coûté, vous pouvez bien faire voir que vous avez de l'esprit, et non pas des graces dans l'esprit. Pour le faire voir, il faut que vous ne le voyiez pas vous-même, et que les autres, à qui d'ailleurs quelque chose de naïf et de simple en vous ne promettoit rien de cela, soient doucement surpris de s'en appercevoir.

Ainsi les graces ne s'acquierent point: pour en avoir il faut être naïf. Mais comment peut-on travailler à être naïf?

Une des plus belles fictions d'Homere c'est celle de cette ceinture qui donnoit à Vénus l'art de plaire. Rien n'est plus propre à faire sentir cette magie et ce pouvoir des graces qui semblent être données à une personne par un pouvoir invisible, et qui sont distinguées de la beauté même. Or cette ceinture ne pouvoit être donnée qu'à Vénus, et ne pouvoit convenir à la beauté majestueuse de Junon; car la majesté demande une certaine gravité, c'est-à-dire une gêne opposée à l'ingénuité des graces. Elle ne pouvoit bien convenir à la beauté fiere de Pallas; car la fierté est opposée

à la douceur des graces, et d'ailleurs peut souvent être soupçonnée d'affectation.

Progression de la surprise.

Ce qui fait les grandes beautés, c'est lorsqu'une chose est telle que la surprise est d'abord médiocre, qu'elle se soutient, augmente, et nous mene ensuite à l'admiration. Les ouvrages de Raphaël frappent peu au premier coup-d'œil: il imite si bien la nature, que l'on n'en est d'abord pas plus étonné que si l'on voyoit l'objet même, lequel ne causeroit point de surprise. Mais une expression extraordinaire, un coloris plus fort, une attitude bizarre d'un peintre moins bon nous saisit du premier coup-d'œil, parcequ'on n'a pas coutume de la voir ailleurs. On peut comparer Raphaël à Virgile, et les peintres de Venise, avec leurs attitudes forcées, à Lucain. Virgile, plus naturel, frappe d'abord moins pour frapper ensuite plus: Lucain frappe d'abord plus pour frapper ensuite moins.

L'exacte proportion de la fameuse église de saint-Pierre fait qu'elle ne paroît pas d'abord aussi grande qu'elle l'est; car nous ne savons

d'abord où nous prendre pour juger de sa grandeur: si elle étoit moins large, nous serions frappés de sa longueur; si elle étoit moins longue, nous le serions de sa largeur: mais à mesure que l'on examine, l'œil la voit s'agrandir, l'étonnement augmente. On peut la comparer aux Pyrénées, où l'œil, qui croyoit d'abord les mesurer, découvre des montagnes derriere les montagnes, et se perd toujours davantage.

Il arrive souvent que notre ame sent du plaisir lorsqu'elle a un sentiment qu'elle ne peut pas démêler elle-même, et qu'elle voit une chose absolument différente de ce qu'elle sait être, ce qui lui donne un sentiment de surprise dont elle ne peut pas sortir. En voici un exemple. Le dôme de saint-Pierre est immense. On sait que Michel-Ange, voyant le Panthéon, qui étoit le plus grand temple de Rome, dit qu'il en vouloit faire un pareil, mais qu'il vouloit le mettre en l'air. Il fit donc sur ce modele le dôme de saint-Pierre; mais il fit les piliers si massifs, que ce dôme, qui est comme une montagne que l'on a sur la tête, paroît léger a l'œil qui le considere. L'ame reste donc incertaine entre ce qu'elle voit et ce qu'elle sait, et elle reste surprise de voir

une masse en même temps si énorme et si légere.

Des beautés qui résultent d'un certain embarras de l'ame.

Souvent la surprise vient à l'ame de ce qu'elle ne peut pas concilier ce qu'elle voit avec ce qu'elle a vu. Il y a en Italie un grand lac qu'on appelle le Lac-majeur, *il Lago Maggiore;* c'est une petite mer dont les bords ne montrent rien que de sauvage. A quinze milles dans le lac sont deux isles d'un quart de lieue de tour, qu'on appelle *les Borromées*, qui sont, à mon avis, le séjour du monde le plus enchanté. L'ame est étonnée de ce contraste romanesque, de rappeler avec plaisir les merveilles des romans, où, après avoir passé par des rochers et des pays arides, on se trouve dans un lieu fait par les fées.

Tous les contrastes nous frappent, parceque les choses en opposition se relevent toutes les deux: ainsi, lorsqu'un petit homme est auprès d'un grand, le petit fait paroître l'autre plus grand, et le grand fait paroître l'autre plus petit.

Ces sortes de surprises font le plaisir que l'on trouve dans toutes les beautés d'opposition, dans toutes les antitheses et figures pareilles. Quand Florus dit: « Sore et Algide, « (qui le croiroit?) nous ont été formidables; « Satrique et Cornicule étoient des provinces; « nous rougissons des Boriliens et des Véru- « liens, mais nous en avons triomphé; enfin « Tibur notre faubourg, Préneste où sont nos « maisons de plaisance, étoient les sujets des « vœux que nous allions faire au Capitole »: cet auteur, dis-je, nous montre en même temps la grandeur de Rome et la petitesse de ses commencements, et l'étonnement porte sur ces deux choses.

On peut remarquer ici combien est grande la différence des antitheses d'idée d'avec les antitheses d'expression. L'antithese d'expression n'est pas cachée; celle d'idée l'est: l'une a toujours le même habit; l'autre en change comme on veut: l'une est variée; l'autre non.

Le même Florus, en parlant des Samnites, dit que leurs villes furent tellement détruites qu'il est difficile de trouver à présent le sujet de vingt-quatre triomphes; *ut non facilè appareat materia quatuor et vigenti triumphorum.* Et, par les mêmes paroles qui marquent la destruction de ce peuple, il fait voir

la grandeur de son courage et de son opiniâtreté.

Lorsque nous voulons nous empêcher de rire, notre rire redouble à cause du contraste qui est entre la situation où nous sommes et celle où nous devrions être. De même, lorsque nous voyons dans un visage un grand défaut, comme, par exemple, un très grand nez, nous rions à cause que nous voyons que ce contraste avec les autres traits du visage ne doit pas être. Ainsi les contrastes sont cause des défauts aussi bien que des beautés. Lorsque nous voyons qu'ils sont sans raison, qu'ils relevent ou éclairent un autre défaut, ils sont les grands instruments de la laideur, laquelle, lorsqu'elle nous frappe subitement, peut exciter une certaine joie dans notre ame et nous faire rire. Si notre ame la regarde comme un malheur dans la personne qui la possede, elle peut exciter la *pitié:* si elle la regarde avec l'idée de ce qui peut nous nuire et avec une idée de comparaison avec ce qui a coutume de nous émouvoir et d'exciter nos desirs, elle la regarde avec un sentiment d'*aversion.*

Lorsqu'on rapproche des idées opposées l'une à l'autre, si le contraste a été trop facile ou trop difficile à trouver, il déplaît: il faut que l'opposition qui est entre les idées rappro-

chées se fasse sentir parcequ'elle y est, non parceque l'auteur a voulu la montrer; car, en ce dernier cas, la surprise ne tombe que sur la sottise de l'auteur.

Une des choses qui nous plaisent le plus, c'est le naïf; mais c'est aussi le style le plus difficile à attraper: la raison en est qu'il est précisément entre le noble et le bas, et est si près du bas, qu'il est très difficile de le côtoyer toujours sans y tomber.

Les musiciens ont reconnu que la musique qui se chante le plus facilement est la plus difficile à composer: preuve certaine que nos plaisirs et l'art qui nous les donne sont entre certaines limites.

A voir les vers de Corneille si pompeux, et ceux de Racine si naturels, on ne devineroit pas que Corneille travailloit facilement, et Racine avec peine.

Le bas est le sublime du peuple, qui aime à voir une chose faite pour lui et qui est à sa portée.

Les idées qui se présentent aux gens qui sont bien élevés et qui ont un grand esprit, sont, ou naïves, ou nobles, ou sublimes.

Lorsqu'une chose nous est montrée avec des circonstances ou des accessoires qui l'agrandissent, cela nous paroît noble: cela se sent

sur-tout dans les comparaisons, où l'esprit doit toujours gagner et jamais perdre; car elles doivent toujours ajouter quelque chose, faire voir la chose plus grande, ou s'il ne s'agit pas de grandeur, plus fine et plus délicate: mais il faut bien se donner de garde de montrer à l'ame un rapport dans le bas, car elle se le seroit caché si elle l'avoit découvert.

Lorsqu'il s'agit de montrer des choses fines, l'ame aime mieux voir comparer une maniere à une maniere, une action à une action, qu'une chose à une chose. Comparer en général un homme courageux à un lion, une femme à un astre, un homme léger à un cerf, cela est aisé. Mais lorsque La Fontaine commence ainsi une de ses fables,

« Entre les pattes d'un lion
« Un rat sortit de terre assez à l'étourdie;
« Le roi des animaux en cette occasion
« Montra ce qu'il étoit, et lui donna la vie: »

il compare les modifications de l'ame du roi des animaux avec les modifications de l'ame d'un véritable roi.

Michel-Ange est le maître pour donner de la noblesse à tous ses sujets. Dans son fameux Bacchus il ne fait point comme les peintres de Flandre, qui nous montrent une figure tombante et qui est pour ainsi dire en l'air; cela

seroit indigne de la majesté d'un dieu: il le peint ferme sur ses jambes, mais il lui donne si bien la gaieté de l'ivresse et le plaisir à voir couler la liqueur qu'il verse dans sa coupe, qu'il n'y a rien de si admirable.

Dans la Passion, qui est dans la galerie de Florence, il a peint la Vierge debout, qui regarde son fils crucifié, sans douleur, sans pitié, sans regret, sans larmes. Il la suppose instruite de ce grand mystere, et par-là lui fait soutenir avec grandeur le spectacle de cette mort.

Il n'y a point d'ouvrage de Michel-Ange où il n'ait mis quelque chose de noble: on trouve du grand dans ses ébauches même, comme dans les vers que Virgile n'a point finis.

Jules Romain, dans sa chambre des géants à Mantoue, où il a représenté Jupiter qui les foudroie, fait voir tous les dieux effrayés. Mais Junon est auprès de Jupiter; elle lui montre d'un air assuré un géant sur lequel il faut qu'il lance la foudre: par-là il lui donne un air de grandeur que n'ont pas les autres dieux. Plus ils sont près de Jupiter, plus ils sont rassurés: et cela est bien naturel; car, dans une bataille, la frayeur cesse auprès de celui qui a de l'avantage.

Des regles (1).

Tous les ouvrages de l'art ont des regles qui sont générales, qui sont des guides qu'il ne faut jamais perdre de vue.

Mais comme les lois sont toujours justes dans leur être général, mais presque toujours injustes dans l'application, de même les regles, toujours vraies dans la théorie, peuvent devenir fausses dans l'hypothese. Les peintres et les sculpteurs ont établi les proportions qu'il faut donner au corps humain, et ont pris pour mesure commune la largeur de la face: mais il faut qu'ils violent à tous les instants les proportions à cause des différentes attitudes dans lesquelles il faut qu'ils mettent le corps; par exemple, un bras tendu est bien plus long que celui qui ne l'est pas. Personne n'a jamais plus connu l'art que Michel-Ange; personne ne

(1) M. de Secondat jeta au feu en 1793 beaucoup de manuscrits de l'auteur de l'*Esprit des Lois*, dans la crainte que les *autorités* d'alors n'y trouvassent des prétextes pour tourmenter sa famille. Son secrétaire, qui l'aidoit dans cette malheureuse opération, eut la permission de conserver ce fragment qui paroît terminer l'*Essai sur le goût*.

s'en est joué davantage. Il y a peu de ses ouvrages d'architecture où les proportions soient exactement gardées; mais, avec une connoissanee exacte de tout ce qui peut faire plaisir, il sembloit qu'il eût un art à part pour chaque ouvrage.

Quoique chaque effet dépende d'une cause générale, il s'y mêle tant d'autres causes particulieres, que chaque effet a en quelque façon une cause à part. Ainsi l'art donne les regles, et le goût les exceptions; le goût nous découvre dans quelles occasions l'art doit se soumettre, et en quelles occasions il doit être soumis.

FIN DE L'ESSAI SUR LE GOUT.

LYSIMAQUE.

Lorsqu'Alexandre eut détruit l'empire des Perses, il voulut que l'on crût qu'il étoit Jupiter. Les Macédoniens étoient indignés de voir ce prince rougir d'avoir Philippe pour pere: leur mécontentement s'accrut lorsqu'ils lui virent prendre les mœurs, les habits, et les manieres des Perses; et ils se reprochoient tous d'avoir tant fait pour un homme qui commençoit à les mépriser. Mais on murmuroit dans l'armée, et on ne parloit pas.

Un philosophe nommé Callisthene avoit suivi le roi dans son expédition. Un jour qu'il le salua à la maniere des Grecs: « D'où vient, lui « dit Alexandre, que tu ne m'adores pas? » « Seigneur, lui dit Callisthene, vous êtes chef « de deux nations; l'une, esclave avant que « vous l'eussiez soumise, ne l'est pas moins « depuis que vous l'avez vaincue; l'autre, libre « avant qu'elle vous servît à remporter tant de « victoires, l'est encore depuis que vous les « avez remportées. Je suis Grec, seigneur, et « ce nom vous l'avez élevé si haut, que, sans « vous faire tort, il ne nous est plus permis de « l'avilir. »

Les vices d'Alexandre étoient extrêmes

comme ses vertus : il étoit terrible dans sa colere ; elle le rendoit cruel. Il fit couper les pieds, le nez, et les oreilles, à Callisthene, ordonna qu'on le mît dans une cage de fer, et le fit porter ainsi à la suite de l'armée.

J'aimois Callisthene ; et de tout temps, lorsque mes occupations me laissoient quelques heures de loisir, je les avois employées à l'écouter : et si j'ai de l'amour pour la vertu, je le dois aux impressions que ses discours faisoient sur moi. J'allai le voir. « Je vous salue, « lui dis-je, illustre malheureux, que je vois « dans une cage de fer, comme on enferme une « bête sauvage, pour avoir été le seul homme « de l'armée. »

« Lysimaque, me dit-il, quand je suis dans « une situation qui demande de la force et du « courage, il me semble que je me trouve presque à ma place. En vérité, si les dieux ne « m'avoient mis sur la terre que pour y mener « une vie voluptueuse, je croirois qu'ils m'au « roient donné en vain une ame grande et im- « mortelle. Jouir des plaisirs des sens est une « chose dont tous les hommes sont aisément « capables ; et si les dieux ne nous ont faits que « pour cela, ils ont fait un ouvrage plus par- « fait qu'ils n'ont voulu, et ils ont plus exécuté « qu'entrepris. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que

« je sois insensible; vous ne me faites que trop « voir que je ne le suis pas. Quand vous êtes « venu à moi, j'ai trouvé d'abord quelque plai- « sir à vous faire voir une action de courage; « mais, au nom des dieux, que ce soit pour la « derniere fois. Laissez-moi soutenir mes mal- « heurs, et n'ayez point la cruauté d'y joindre « encore les vôtres. »

« Callisthene, lui dis-je, je vous verrai tous « les jours. Si le roi vous voyoit abandonné « des gens vertueux, il n'auroit plus de re- « mords, il commenceroit à croire que vous « êtes coupable. Ah! j'espere qu'il ne jouira « pas du plaisir de voir que ses châtiments me « feront abandonner un ami. »

Un jour Callisthene me dit: « Les dieux im- « mortels m'ont consolé, et depuis ce temps je « sens en moi quelque chose de divin qui m'a « ôté le sentiment de mes peines. J'ai vu en « songe le grand Jupiter. Vous étiez auprès de « lui; vous aviez un sceptre à la main et un « bandeau royal sur le front. Il vous a montré « à moi, et m'a dit: Il te rendra plus heureux. « L'émotion où j'étois m'a réveillé. Je me suis « trouvé les mains élevées au ciel, et faisant « des efforts pour dire: Grand Jupiter, si Ly- « simaque doit regner, fais qu'il regne avec « justice. Lysimaque, vous régnerez: croyez

« un homme qui doit être agréable aux dieux, « puisqu'il souffre pour la vertu. »

Cependant Alexandre ayant appris que je respectois la misere de Callisthene, que j'allois le voir, et que j'osois le plaindre, il entra dans une nouvelle fureur : « Va, dit-il, combattre « contre les lions, malheureux qui te plais tant « à vivre avec les bêtes féroces ». On différa mon supplice pour le faire servir de spectacle à plus de gens.

Le jour qui le précéda j'écrivis ces mots à Callisthene : « Je vais mourir. Toutes les idées « que vous m'aviez données de ma future gran- « deur se sont évanouies de mon esprit. J'au- « rois souhaité d'adoucir les maux d'un homme « tel que vous. »

Prexape, à qui je m'étois confié, m'apporta cette réponse : « Lysimaque, si les dieux ont « résolu que vous régniez, Alexandre ne peut « pas vous ôter la vie; car les hommes ne résis- « tent pas à la volonté des dieux. »

Cette lettre m'encouragea; et, faisant réflexion que les hommes les plus heureux et les plus malheureux sont également environnés de la main divine, je résolus de me conduire, non pas par mes espérances, mais par mon courage, et de défendre jusqu'à la fin une vie sur laquelle il y avoit de si grandes promesses.

On me mena dans la carriere. Il y avoit autour de moi un peuple immense qui venoit être témoin de mon courage ou de ma frayeur. On me lâcha un lion. J'avois plié mon manteau autour de mon bras : je lui présentai ce bras; il voulut le dévorer; je lui saisis la langue, la lui arrachai, et le jetai à mes pieds.

Alexandre aimoit naturellement les actions courageuses : il admira ma résolution; et ce moment fut celui du retour de sa grande ame.

Il me fit appeler; et me tendant la main: « Lysimaque, me dit-il, je te rends mon ami-« tié, rends-moi la tienne. Ma colere n'a servi « qu'à te faire faire une action qui manque à la « vie d'Alexandre. »

Je reçus les graces du roi; j'adorai les décrets des dieux, et j'attendois leurs promesses sans les rechercher ni les fuir. Alexandre mourut, et toutes les nations furent sans maître. Les fils du roi étoient dans l'enfance; son frere Aridée n'en étoit jamais sorti; Olympias n'avoit que la hardiesse des ames foibles, et tout ce qui étoit cruauté étoit pour elle du courage; Roxane, Eurydice, Statyre, étoient perdues dans la douleur. Tout le monde, dans le palais, savoit gémir, et personne ne savoit régner. Les capitaines d'Alexandre leverent donc les yeux sur son trône; mais l'ambition

de chacun fut contenue par l'ambition de tous. Nous partageâmes l'empire, et chacun de nous crut avoir partagé le prix de ses fatigues.

Le sort me fit roi d'Asie: et à présent que je suis tout, j'ai plus besoin que jamais des leçons de Callisthene. Sa joie m'annonce que j'ai fait quelque bonne action, et ses soupirs me disent que j'ai quelque mal à réparer. Je le trouve entre mon peuple et moi.

Je suis le roi d'un peuple qui m'aime: les peres de famille esperent la longueur de ma vie comme celle de leurs enfants; les enfants craignent de me perdre comme ils craignent de perdre leur pere. Mes sujets sont heureux, et je le suis.

FIN DE LYSIMAQUE.

A01 11465138

TABLE

DU TOME PREMIER.

Arsace et Isménie,	page 5
Le Temple de Gnide,	77
Céphise et l'Amour,	125
Invocation aux Muses,	129
Poésies,	131
Portrait de madame de Mirepoix,	*ibid.*
Adieux à Gênes,	133
Chanson,	135
Autre,	137
Madrigal,	138
Essai sur le goût,	141
Lysimaque,	189

FIN DE LA TABLE.

122. A. 66-67

BIB
V